

LE TORCHON

BRVLE

brûle brûle brû
île brûle brû
brûle brûle brû
brûle brûle brû
île brûle
le brûle
e brûle

libération des femmes celle

JE SUIS CELLE QUE CHANTENT LES POETES, - L'INTARISSABLE SOURCE OU PUISE LE GENIE, - L'APPARITION, LA MADONE, L'EGERIE, - CELLE QUI SUSCITE LE REVE, QUI PURIFIE L'EAU TROUBLE, - JE SUIS LE CREUSET, LA MATRICE, - LA VASQUE D'OU JAILLIT LE VERS TRIOMPHANT, - OU RESONNE L'IMAGE DE MUSIQUE; - JE SUIS CELLE QUI ENFANTE, QUI MATERNE, - CELLE QUI ENCHANTE, L'OMNIPRESENTE - LES HOMMES ME PLEURENT ET ME DESIRENT, - TOUS ME PORTENT AUX NUES.....MAIS JE NE SUIS PAS ENTENDUE. - JE SUIS PARLEE, MAIS JE NE PARLE PAS, - JE SUIS ECRITE, MAIS JE N'ECRIS PAS, - JE SUIS PEINTE, DEPEINTE, SCULPTEE, - LE PINCEAU ET LE CISEAU ME SONT ETRANGERS. - NUL N'ENTEND MES CRIS SILENCIEUX, - NE VOIT MA BOUCHE BEANTE ET MUETTE, - MES DOIGTS CRISPES, MES MAINS OUVERTES, - MES LARMES DE PIERRE, MON COEUR SAIGNE. ...JE SUIS CELLE QUI N'A PAS DE LANGAGE, - CELLE QUI N'A PAS DE VISAGE, CELLE QUI N'EXISTE PASLA FEMME.....

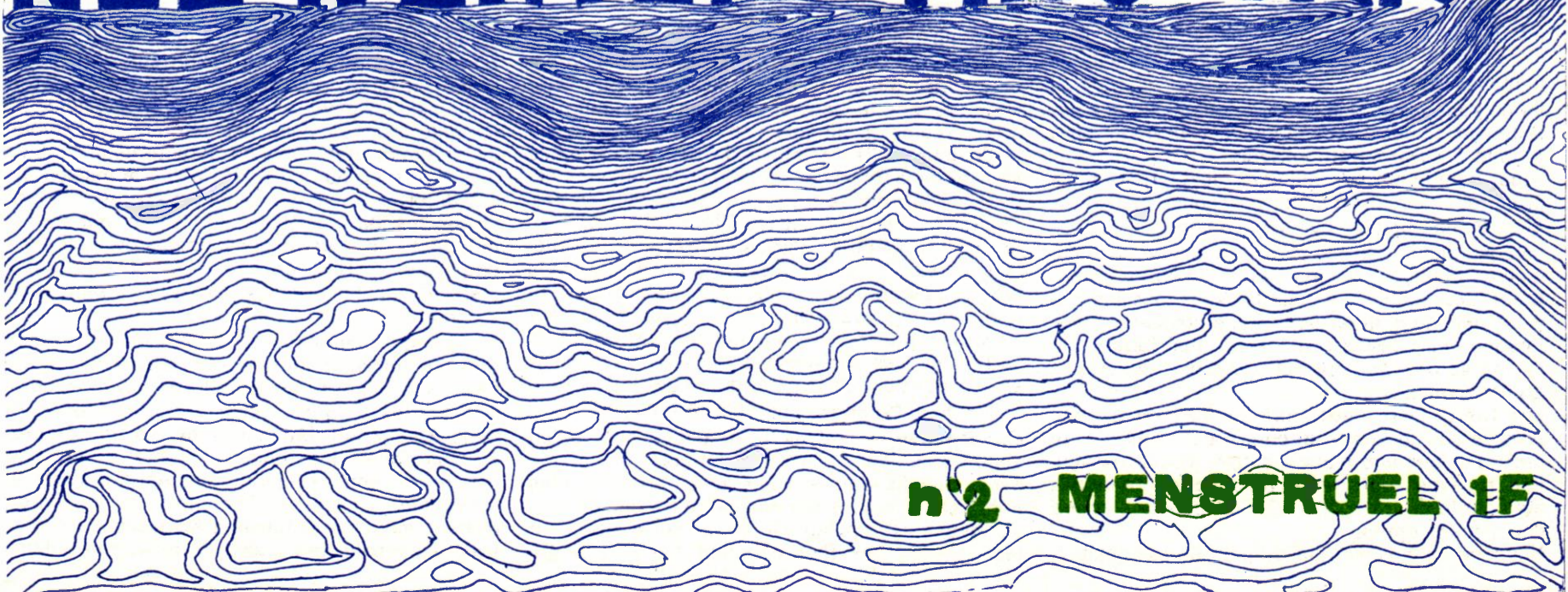
...JE SUIS CELLE QUE CHANTENT LES POETES, - L'INTARISSABLE SOURCE OU PUISE LE GENIE, - L'APPARITION, LA MADONE, L'EGERIE, - CELLE QUI SUSCITE LE REVE, QUI PURIFIE L'EAU TROUBLE, - JE SUIS LE CREUSET, LA MATRICE, - LA VASQUE D'OU JAILLIT LE VERS TRIOMPHANT, - OU RESONNE L'IMAGE DE MUSIQUE; - JE SUIS CELLE QUI ENFANTE, QUI MATERNE, - CELLE QUI ENCHANTE, L'OMNIPRESENTE - LES HOMMES ME PLEURENT ET ME DESIRENT, - TOUS ME PORTENT AUX NUES.....JE SUIS PARLEE, MAIS JE NE PARLE PAS, - JE SUIS ECRITE, MAIS JE N'ECRIS PAS, - JE SUIS PEINTE, DEPEINTE, SCULPTEE, - LE PINCEAU ET LE CISEAU ME SONT ETRANGERS. - NUL N'ENTEND MES CRIS SILENCIEUX, - NE VOIT MA BOUCHE BEANTE ET MUETTE, - MES DOIGTS CRISPES, MES MAINS OUVERTES, - MES LARMES DE PIERRE, MON COEUR SAIGNE. ...JE SUIS CELLE QUI N'A PAS DE LANGAGE, - CELLE QUI N'A PAS DE VISAGE, CELLE QUI N'EXISTE PASLA FEMME.....

Je suis celle qui n'a pas de langage
celle qui n'a pas de visage

celle qui n'existe pas

mes cris
silencieux.

NUL N'ENTEND MES CRIS



NOUS AVONS QUELQUE CHOSE EN MOINS

Lorsque nous marchons dans la rue, que nous soyons seule ou seules ; les hommes peuvent nous siffler, critiquer notre physique tout haut, nous soupeser (poitrine, fesses) et même tenter de nous violer.

Ceci ne choque personne, c'est admis, c'est dans la « coutume », et seuls les garçons peuvent le faire.

Dans le cas de l'auto-stop, une fille se trouve continuellement l'objet de propositions. Elle risque d'avoir à lutter contre un monsieur trop entreprenant, de recevoir des coups, et même d'être violée dans le bois où l'on passe, et c'est arrivé que l'on retrouve des filles tuées après qu'elles aient été violées...

Le moins qu'on nous dise, étant la remarque : « Une jeune fille toute seule... vous n'avez pas peur ! »

Les hommes savent qu'ils représentent l'ennemi pour nous. Et nous, en fait, nous sommes traquées, car susceptibles à tout moment d'être draguées, attaquées... Et si nous ne répondons pas gentiment, nous devenons une proie, et toutes les armes sont bonnes : du baratin à la violence (viol). C'est à nous d'assouvir les désirs que nous provoquons, nous excitons leurs glandes sexuelles, parce que nous sommes des femmes, même si ça ne nous plait pas : « On n'avait qu'à pas les exciter »... (Je marchais tranquillement dans la rue).

Imaginons que nous fassions la même chose avec eux, nous les apostrophons, nous les sifflons, nous critiquons leurs fesses, leur ventre, leurs pectoraux, leurs têtes : « Celui-là je me le ferais bien, mais la tête sous l'oreiller » (nous sommes un groupe de filles à l'avoir expérimenté).

Ils sont vexés, ils se sentent maltraités, diminués, humiliés, ils sont très en colère, enfin ! on ne s'adresse pas à un être humain (homme) comme ça, ça ne leur plait pas du tout, ils n'ont alors plus d'humour, et ils ont raison, car pour nous c'est la même chose.

Tiens ! mais alors, pourquoi ils ne pensent pas que ce qu'ils font nous humilie et peut provoquer chez nous des colères noires, quand cela se reproduit très souvent ? Ils semblent étonnés quand nous réagissons, et si nous repoussons le monsieur qui nous a accostées dans la rue ! prenons des gants, pas de violence : c'est lui qui est vexé ; il croyait nous faire plaisir !!! il a même le culot de nous dire que c'est sa façon à lui de « nous rendre hommage » ; à quelle partie de nous-même ? notre cul, notre cul, notre cul.

Si eux ne prévoient pas ce que nous pouvons ressentir, c'est qu'ils ne nous accordent pas à nous cette chose qui souffre chez eux et qui leur donne un sentiment d'humiliation.

Nous sommes définies, dans leur tête, comme ayant quelque chose en moins par rapport à eux, et quelque chose en moins, c'est notre infériorité qui commence.

Ainsi, dans tous les cas où nous nous laissons faire, ils prouvent par le même coup qu'ils nous sont « supérieurs ».

Pour ne plus être agressées dans la rue ou en auto-stop, nous avons une solution, choisir un homme qu'on va mettre à côté de nous, qui va être notre rempart. Nous devenons tout à coup, intouchables, indraguables, inattaquables vis-à-vis de ceux qui nous ont agressés quelques minutes avant.

Ils ne se piquent pas leurs femmes, sinon c'est le tenant de cette femme qui est offensé : on a attenté à sa propriété privée.

Ainsi pour eux nous sommes déjà prises ou à prendre, mais impossible que nous puissions être seules, exister par nous-mêmes.

Lorsque nous vivons dans la même maison qu'eux, nous n'y avons pas les mêmes droits. C'est bien simple, ils nous laissent tous les travaux ménagers, et ont le droit de nous engueuler lorsque ces travaux sont pas ou mal faits. Et si ça ne va pas du tout, on nous met dehors, et on nous remplace.

Eux (père, mari, petit ami) ont le droit en rentrant le soir, d'exiger un bon repas : ils ont le droit d'exiger une maison propre quand ils veulent recevoir leurs amis (que nous servons), eux ont le droit d'exiger des chaussettes et des chemises propres.

Nous ne pouvons rien exiger de semblable,

même pas une réelle division du travail, ils nous aident à faire notre vaisselle, nos courses, notre ménage. Ils n'aiment pas ces travaux là ; et ils ont bien raison.

Parce que ça n'est pas drôle de laver, de faire à manger, de repasser, de faire la vaisselle, le ménage, tous les jours la même chose.

Mais là encore il y a une faille, ils ne pensent pas eux que nous aussi puissions ressentir ces travaux comme pénibles.

Les arguments qui les rendent pénibles pour eux ne sont pas valables pour nous.

— « J'ai autre chose à penser que la vaisselle.

— « Ces détails-là ne me concernent pas, j'ai autre chose à faire.

— « Moi si je vivais seul... je me passerais d'une maison propre, je peux manger dans une seule assiette.

— « Mes préoccupations sont d'un autre niveau.

— « Or, ces choses qui les préoccupent, et qui rendent dérisoires les travaux ménagers, ces préoccupations n'existent pas pour nous, c'est pour ça que nous accordons tant d'importance à « la maison ».

Nous sommes encore définies comme ayant quelque chose en moins par rapport à eux, ces choses étant les préoccupations intellectuelles. Nous n'avons pas d'intelligence, pas de pouvoir de réflexion, pas de créativité, nous sommes des boudins connes et idiots, bonnes pour le ménage et s'occuper d'eux en général.

Encore une fois, ils se situent comme supérieurs à nous, et chaque fois que nous agissons comme ils le veulent, nous prouvons notre infériorité.

Et si nous parlons, si nous l'ouvrons, alors le jeu se continue, logiquement. Quand ils parlent, « sérieusement, entre hommes » nous devons insister lourdement, nous battre même pour avoir la parole à notre tour, et quand on a fini de parler, on s'aperçoit que c'est comme si on avait rien dit, ils n'ont pas écouté ; ils ne nous écoutent pas.

Mais si un autre (un homme) dit ou reprend ce que moi femme, je viens de dire.

Alors les autres écoutent, les idées ont pris une densité nouvelle parce qu'elles viennent d'un homme, et les autres écoutent et se mettent maintenant à discuter ce que je défendais...

Et si je fais remarquer cette injustice, je m'entends reprocher : « mais qu'est-ce que tu as ? tu es bien capricieuse aujourd'hui...

Tu attends tes règles ? tu as mal au ventre ! » ou bien on nous dit « pourquoi tu te mets en colère... tu te crois persécutée, tu deviens hystérique ma parole... »

Tout cela est la conséquence logique de ce que nous avons vu tout à l'heure. Qu'ils nous mettent au niveau de servante et de proie sexuelle nous entraîne à être incapables de pensées cohérentes, (celles qu'ils jugent intéressantes et sérieuses), nous ne sommes pas pour eux des « interlocuteurs » valables ; et si quelquefois ils nous le font croire, c'est paternalisme.

Cette supériorité qu'ils ont sur nous, ils l'ont localisée dans un organe qu'ils ont, (et pas nous !), leur pénis, et ils vont nous montrer, et bien ! que cet appendice confère la supériorité dans l'amour ???

Alors ils passent à l'action, nous sommes une femme à qui l'on « fait » quelque chose, ils prennent notre plaisir en main, ils vont nous faire jouir, ils ont le pouvoir de nous arracher des cris... (combien de fois ces cris sont ceux de la douleur ???) (combien de fois des femmes sont forcées, brutalisées, jusqu'à ce qu'elles cèdent, ça fait même partie des rités, voir en particulier la littérature et les films policiers).

Ils disent, quand ils parlent entre eux : « celle-là, je vais me la faire, celle-là, je vais me la taper, la baiser, me l'envoyer, j'ai tiré un coup avec une telle, ce qu'il lui faut c'est une grosse bite » et très souvent quand ils parlent de ces choses-là entre eux, ils entrent en compétition, c'est celui qui l'aura fait le plus grand nombre de fois qui sera le plus fort.

Ou sommes-nous dans cela, est-ce cela qu'on appelle l'amour ? Eux se définissent comme ayant des besoins sexuels plus intenses, plus nombreux, ils sont persuadés qu'ils ont des orgasmes plus rapidement et ils nous attendent les pauvres ; or tout cela est faux, et a été

prouvé scientifiquement *, mais on ne divulgue pas ces recherches, parce que ils ne peuvent pas nous considérer leurs égales, cette fois ils nous définissent comme **passives** par rapport à eux les actifs, donc nous dépendantes d'eux.

Et si une femme manifeste autant de désirs sexuels qu'un homme (pour lui c'est normal mais pas pour elle) : elle devient une obsédée sexuelle, et même on la baptise nymphomane et on la met dans un asile pour la soigner. Encore une fois on ne divulgue pas des recherches qui prouvent que les femmes ont autant de besoins que les hommes.

Le jeu continue, et à chaque fois que nous rentrons dans le rôle désiré, l'homme continue à « prouver » sa supériorité sur nous.

En fait ils nous voient comme des êtres psychologiquement différents, moins intéressantes que des hommes sur le plan intellectuel, plus intéressantes sur le plan sexuel ; on nous donne une place à notre hauteur, celle de servante à vie d'un ou plusieurs hommes.

Servante soumise, dévouée et passive, aussi bien à la cuisine qu'au lit. C'est pas de notre faute individuellement, non, au départ nous sommes tarées, parce que nous avons tiré le mauvais lot, le mauvais sexe... Ils savent bien que nous sommes toutes pareilles, que pour nous, tout tourne autour de nos ovaires, ce sont nos cycles qui font que nous sommes émotives et instables, c'est notre fragilité organique qui nous donne notre inconstance psychique, qui fait que nous sommes contradictoires, capricieuses, changeantes, ce qui fait que nous n'avons pas de faculté de jugement ferme, notre capacité biologique de reproduction fait que nous ne pouvons pas être achevées en tant que femmes si nous n'avons pas d'enfants, et c'est là que nous sommes créatrices et uniquement là, dans le sacrifice maternel. Ils disent que nous nous épanouissons dans la joie du don généreux, ils disent que notre bonheur est de nous donner toute entière ; car par nous mêmes nous ne sommes rien, ils assurent que biologiquement les femmes recherchent avec anxiété l'assistance des hommes, que nous sommes faites pour être dominées par eux, c'est en ça que consiste notre vie, et soyons contentes qu'ils veuillent bien s'occuper de nous, que deviendrons-nous sans eux ? ? ?...

Ainsi, aujourd'hui, ou l'on rentre de force dans le rôle qu'ils nous assignent (en fonction de notre nature !) et nous sommes : la femme, la mère, l'épouse, la muse, le foyer... Ou si nous voulons à tout prix refuser le rôle assigné, et vivre par nous-mêmes, nous sommes des malades, des anormales, des hystériques, des paranoïaques... Mais nous commençons à comprendre que ce sont eux qui font de nous des instables, des hystériques et des paranoïaques ; en fait, ils parlent de notre colère, mais ils choisissent des mots qui lui en retirent tout le bien fondé, et enlèvent tout caractère dangereux pour eux.

Cette façon d'envisager les femmes permet de les exploiter sans remords, sans problèmes, ça leur permet de se décharger sur nous de tous les travaux qu'ils ne veulent pas faire, et en plus, le travail que les femmes font n'est même pas reconnu comme un travail, le travail ménager n'est pas rétribué, mais payé en dons variant selon le bon vouloir du mari, et si nous voulons faire un travail en plus à l'extérieur, comme salariées, nous avons moins de qualifications, nous sommes sous payées, les premières au chômage, presque toujours dans des métiers où l'emploi des femmes est celui de subalterne... Tout ça c'est fait pour que nous restions à la maison. Ils ont déterminé que c'est notre place, ils mettent toutes les difficultés possibles sur notre chemin pour que nous ne sortions pas de là. Il nous faut nous marier, entretenir et soigner notre mari, élever des enfants (toute l'idéologie nous y conduit).

Et ceux qui maintiennent les moyens de production ont intérêt à nous laisser dans cette situation : « la quantité de travail non payée, accomplie par les femmes, est énorme, et très profitable à ceux qui détiennent les moyens de production. Payer les femmes, même au taux de salaire minimal, exigerait une entière redistribution des richesses. Actuellement, la charge d'une famille constitue une taxe cachée sur le salaire de celui qui gagne l'argent, son salaire

Il n'y a pas cinquante ans, c'était pratique médicale admise de réaliser des neurectomies ou clitérodectomies sur des femmes qui étaient des masturbatrices chroniques et de faire mal à celles qui devenaient érotiques pendant les examens. Il est encore accepté d'inciser le con et de traiter les tissus de cicatrisation comme un inconvénient léger. Si les femmes veulent reconquérir leur orgueil sexuel elles doivent trouver le moyen de rendre le con aussi important en médecine que la verge.

L'AMOUR A LA PAPA-TRIARCAT

C'est difficile de dire de jolies choses quand on vous tient la bouche fermée. Pour beaucoup de femmes la situation est telle dans l'amour qu'elles ont à lutter pour l'expression de leur propre sexualité dans une situation essentiellement sadique. Car si les femmes de dimension gigantesque font partie des fantasmes de la terreur masculine, dans la réalité, ce sont les femmes qui sont écrasées la plupart du temps. La position missionnaire est la position adoptée par les héros de Miller, Mailer, Roger Vailland, Peyre de Mandarygues, et celle qui est toujours filmée — Jeanne Moreau ou Ingrid Thulin gémissant, la tête rejetée en arrière, dans une extase simulée.

A tous les points de vue la position missionnaire est de la frime. Le degré de variation possible, même quand le mâle prend chevaleresquement une partie du poids sur ses coudes, est inférieur à celui de toutes les autres positions. Supposons que l'homme surélève le derrière de son amie avec des coussins et l'enfile soit dans le con soit dans le trou du cul à partir d'une position agenouillée, il est encore en train de la baiser en solitaire, même s'il souffle dans son oreille ou dans le creux de son cou. Le rythme est établi par lui, tout dépend de son contrôle à lui. La femme soupire et murmure en signe d'approbation polie de sa virilité.

Aussi pourquoi ne devrait-il pas perdre contrôle de temps en temps ? Souvent ? Pourquoi le con ne descendrait-il pas le vît, d'autant plus que la femme peut prendre le vît par en haut sans avoir besoin de s'appuyer sur autre chose que ses pieds ou ses cuisses ?

Dès qu'une femme a jeté sa jambe sur son bien-aimé, elle accepte la responsabilité de sa propre sexualité et la reconnaît comme une part intégrale de sa personnalité et de son intelligence, elle n'est plus un simple morceau de viande. Dès qu'elle plane sur son amant, mâle ou femelle, elle ne revendique pas seulement le droit l'orgasme mais épouse la seule responsabilité de donner du plaisir. Elle peut voir le corps entier de son amant le toucher partout, l'étreindre et l'embrasser, s'approcher de lui, s'éloigner. Les variations sont infinies.

LE POUVOIR DU CON C'EST LE NON-POUVOIR

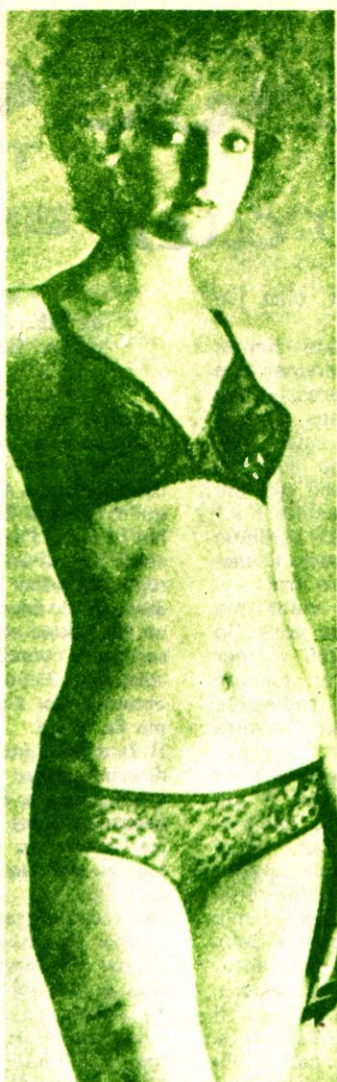
Bien qu'on puisse avancer que le développement du capitalisme industriel a coïncidé avec une époque de répression de la sexualité féminine, il ne s'en suit pas que les femmes vont retrouver leur sexualité quand le capitalisme aura perdu la partie. Regardez tous ces penis dressés avec ces poings levés. Par contre, la famille patriarcale, expression patriarcale de la position missionnaire, ne survivrait pas à l'arrivée d'une féminité maîtresse de son propre plaisir. C'est seulement en retrouvant LA PUISSANCE NAIVE qui est en elles que les femmes peuvent éviter de tomber dans la perversion stérile de la sexualité masculine qui est violence. La violence prend l'agression pour le pouvoir. Le pouvoir du con est la seule forme de pouvoir jamais imaginée qui puisse éviter ce syndrome aride.

Le pouvoir du con c'est la fin du couple millénaire du maître et de l'esclave.

L'amour du con c'est la fin de la peur de la nature, peur qui dans la tradition judéo-chrétienne mène au viol permanent de la terre et du ciel. Ils sont très forts, ils volent à mach 5, ils peuvent nous faire sauter mille fois avec leurs bombes, ils savent même fabriquer des monstres in-vitro. Grâce à ces géniaux bricoleurs, l'air est devenu irrespirable, les villes mortelles, l'eau pestilente et l'héritage génétique de l'humanité est en danger.

On dirait qu'il est temps que les femmes se relèvent de ce qu'Engels appelait leur grande défaite historique.

(Traduction très libre d'un article paru dans le journal underground de San Francisco, Good Times).



**véritable
POUPÉE
gonflable
GRANDEUR
NATURE**

Je suis "PERSONAL GIRL" la plus douce et la plus jolie des filles qui cédera à tous vos desirs. Je m'assois, je flotte. Vous ferez de moi tout ce que vous voudrez on me monte simplement... par gonflage.

**ce merveilleux
GADGET
pour seulement
67 F**

**5 paris PARTY-GIRLS
GRANDEUR NATURE**

VOUS AIMEZ JOUER ?

Vous aimez jouer ? Eh bien ! Me voici ! Je m'appelle Loti et j'aimerais venir chez vous dans un petit paquet ensemble avec mes 4 amies. Nous sommes GRANDEUR NATURE et nous vous donnons la garantie que vous serez avec nous beaucoup de plaisir chez vous, avec vos amis !

**5 GIRLS
100 F**



Grandeur Nature

100 F ou contre-valeur pour 5 PARTY-GIRLS complètes

10 PARTY-GIRLS 150 F

• Paiement au facteur

100 F + frais pour 5 Girls

ou paiement d'avance 100 F

• Envoi discret comme petit-paquet

• Pour les envois outre-mer joindre le règlement à la commande

*Cette paire de nichons que tu bringueballes depuis l'âge de 14 ans sous les hoquets d'obscénités des cochons « peine à faire jouir ». Ces deux mamelles qui sont avachies le soir et que tu triturés en rêvant de mutilations sordides.
Déconnes pas !*

Moi j'en ai marre de voir tes épaules voûtées. Ta dégaine de fille gros pulls et sac à viande le nez plongé dans ta merde. Raz-le-bol de voir les autres se faire baiser par les copains.

Gonfle toi dans les tee-shirts de ta meilleure amie et tu verras comme c'est bon des seins qui jouissent comme des salauds des seins libres et bien à toi... Entre-nous ils ont la terrible mémoire des opprimés.

ODE, dodue à la PUTE chérie « Vieille putain », fière « flétrie » Saluée par Jésus, salie par les us de ceux que tu soulages

Ne solde pas tes labours mais tarife au poids d'or les heures de ton corps

Comme un tronc pour les pauvres tu reçois pour donner ton meilleur bien à tous les chiens...

Ecoute, écoute, un peu : Elève ton tas d'or pour te garder l'échine des coups de pied au cul réservés aux vaincus.

Car le « vulgum pecus » honore ton noble vice « écume d'amour » pourvu que chaque jour sur sa boue tu pisses.

La révolte féminine ça commence dans un "garçon manqué", ça commence dans une sale "gouine" aussi

Je n'ai pas voulu de nœud rose dans mes cheveux. Etais-je un « garçon manqué », une « sale gouine », une petite fille déjà révoltée ?

Je n'ai pas voulu me séparer des jeux de mes frères et jouer seule à la poupée.

Etais-je un « garçon manqué », une « sale gouine », une petite-fille déjà révoltée ?

J'ai préféré les pantalons aux jupes qui entravent.

Etais-je un « garçon manqué », une « sale gouine », une petite fille déjà révoltée ?

Je n'aimais pas que les mecs, rois des trottoirs, des bars et des cinémas, me sifflent, me pincent les fesses et me baratinent avec mépris.

Etais-je un « garçon manqué », une « sale gouine », une adolescente déjà révoltée ?

J'ai embrassé une femme, ma sœur, j'ai couché avec une femme, ma sœur et je m'en suis trouvée fort bien, cherchant l'égalité.

Suis-je toujours un « garçon manqué », une « sale gouine » ou toujours une femme, une femme révoltée ?

Je n'ignore pas que dans l'homosexualité, il existe des filles dites « jules » dont le déguisement ne me fera jamais oublier qu'elles sont des femmes, des sœurs, des victimes du pouvoir mâle, du phallocratisme comme toutes les femmes bien qu'elles s'identifient au mâle et tentent quasi magiquement (imaginairement) de s'en approprier les prérogatives, les pouvoirs. Il s'agit de se dégrader, de ressembler le plus possible aux blancs afin (croient-ils) d'échapper à la malédiction d'être noir dans un milieu raciste et de participer au monde élu « supérieur » des blancs.

La lesbienne « jule » n'a pas plus de pouvoir que nous, sa « virilité » est imaginaire, comédie et phantasme, c'est une femme, elle est notre sœur en dépit de son complet veston et de ses rêves de pénis.

AVORTEMENT

des histoires vraies

J'avais 16 ans et demi. Malade, n'ayant pas mes règles, j'étais inquiète. J'étais dans un lycée mixte, et j'ai demandé à une copine, qui m'a dit : « Tu es enceinte ». Panique. Elle me donne l'adresse d'un toubib à Pigalle. La première fois que je suis allée le voir, il m'a d'emblée tutoyée, mais pas comme une petite fille. Il me dit : « Tu es enceinte d'un mois ». J'étais paniquée et complètement désorientée. C'est lui qui m'a posé la question : « Quest-ce que tu vas faire ? ». Je n'en savais rien du tout. Il n'était pas question pour moi de me marier : je n'avais pas de mec, le type était à La Rochelle, j'avais couché avec lui à l'Alpe d'Huez, pas moyen de le rejoindre. Pas question d'en parler à mes parents (Père ancien croix de feu... catholique...). Aucun lien à ce moment avec Maman.

Donc, je décide seule de me faire avorter. Je retourne voir le médecin, rue X..., trois semaines plus tard ; il me dit : « Viens me voir dans une semaine et tu prends deux cachets d'aspirine ». Huit jours plus tard, j'arrive. Il me dit : « Allonge-toi » et me fait ce que j'ai appris être plus tard une dilatation du col de l'utérus. Il ne m'explique rien. Il me renvoie en me donnant rendez-vous pour le lendemain, m'ordonne de prendre à nouveau deux cachets et de « bien dormir ». Je comprends que « cela » va se passer le lendemain. Le jour suivant, angoissée, plus

j'approche de son cabinet, plus j'ai les jambes molles.

C'est l'enfer. Pendant une heure, curetage à vif. « Pour te donner une leçon ». Deux minutes après, il me met dehors. J'ai fait deux cents mètres environ et je me suis évanouie place Pigalle. Je me suis retrouvée chez un pharmacien qui me demande : « Vous êtes enceinte ? ». Je suis rentrée chez moi en banlieue complètement vidée. A aucun moment, il ne m'a demandé de fric. Deux jours, plus tard, il vient me chercher au bureau de mon père (je tapais le courrier pour 300 F par mois !) pour déjeuner. J'ai accepté parce que je me sentais redevable envers lui, et je n'osais pas lui dire que je n'avais pas de fric.

Nous nous sommes dirigés vers l'avenue de la Bourdonnais. Il me dit : « Je vais chercher des papiers, accompagne-moi... ». En fait, nous sommes arrivés dans une petite chambre dégueulasse ; il a fermé la porte, il m'a violée. En plus, il m'a demandé : « Tu la sens bien ? » Deux jours après un avortement sans anesthésie, alors que je saignais encore, c'est pas mal vraiment ! Ensuite, il a osé me téléphoner plusieurs fois. Pendant des années, j'ai pas voulu en parler. Le sordide est pour tout le monde, sans distinction de classe sociale quand on n'a pas de fric et qu'on n'est pas « mariée »... grâce aux lois plus que répressives sur l'avortement !

Mouvement
de Liberté de l'Avortement
M.L.A. B.P. 370 - Paris 13

L'action pour l'avortement libre a été « récupérée » sous diverses formes qui tendent à lui substituer l'avortement thérapeutique. Or, il y a une différence qui n'est pas DE DEGRE, MAIS DE NATURE ; l'avortement thérapeutique, aussi libéral soit-il, impose encore une réglementation du droit des femmes à disposer de leur corps et de leur vie. Il ne faut donc soutenir aucun projet posant des conditions, quelles qu'elles soient, à l'avortement. Ce qu'il faut obtenir c'est l'abrogation pure et simple de la loi.

Il faut souligner que cette loi, qui est discriminatoire puisqu'elle ne vise que les femmes, a été faite en 1920, à une époque où les femmes ne disposaient pas encore du droit de vote. Les femmes ne doivent donc pas se sentir liées par elle.

Ne reconnaissant pas la loi, il faut refuser également la pseudo-justice qui permet de l'appliquer et entraver l'action de celle-ci par tous les moyens.

La liberté de l'avortement est la première étape de la libération des femmes car l'interdiction de l'avortement n'est qu'une des oppressions matérielles qui contraignent les femmes et les forcent à se vivre exclusivement comme des épouses et des mères.

La plupart des femmes n'ont pas la possibilité de décider de leurs mater-

nités ni des conditions dans lesquelles les enfants seront élevés. Ces conditions s'appellent aujourd'hui la famille, c'est-à-dire, ENTRE AUTRES, 50 heures de travail ménager non rétribué par semaine.

Le combat pour la liberté de l'avortement n'est donc qu'un moment et un aspect, mais fondamental, de la lutte contre l'exploitation des femmes. Cette exploitation a lieu en particulier par le biais de la famille. Il faut donc refuser que la maternité soit obligatoire, et que la responsabilité des enfants incombe exclusivement aux seules mères.

Cette lutte n'est pas limitée à la France. Dans tous les pays capitalistes avancés se développent des mouvements révolutionnaires qui s'attaquent aux structures patriarcales qui sont celles de notre société ; cette lutte doit être la même partout.

Considérant que chaque femme quelles que soient sa classe sociale ou ses conditions de vie, a le droit de décider librement et consciemment de la procréation, l'Association se fixe comme objectif :

- 1.) L'abrogation de tous les textes législatifs ou réglementaires portant répression de l'avortement :
— loi du 27 mars 1923 ;
— décret, loi du 29 juillet 1939 ;
— décret du 5 octobre 1953, etc.
- 2.) La généralisation, la gratuité et la totale liberté de la contraception.
- 3.) La défense de ceux ou celles qui seraient l'objet de sanction ou poursuite sur le plan administratif, social ou judiciaire en raison de leur action en faveur de la liberté de l'avortement et de l'abrogation de la législation répressive qui s'y rapporte.

« Choisir... »

171, rue de l'Université
75 - Paris-7
Tél. : 705-21-48

J'ai parcouru ce journal de la première à la dernière ligne sans que mes 54 ans aient été un moment choqués, et je suis reconnaissante à toutes ces filles qui étalent enfin les hypocrisies et les scandales de cette Société. Il faut dénoncer sans relâche l'exploitation de la femme, de la faiblesse. C'est donner des armes aux femmes, et leur apprendre à se défendre il faut leur répéter que ce combat est JUSTE.

Dénoncer l'autoritarisme criminel parfois de l'homme pourra certainement amener un jour les femmes à comprendre que la lutte est pour elles un devoir.

Je vous citerai le cas que j'ai connu en février 1946, à la maternité de Port-Royal (je cite et précise) de cette pauvre femme qui se trouvait enceinte et en même temps atteinte d'un chancre syphilitique rapporté d'Allemagne par son mari prisonnier... On lui laissait l'enfant, parce que la France devait se repeupler... inutile de vous dire que cette pauvre femme était désespérée ; en même temps on gavait de pénicilline depuis trois mois ou six mois je ne sais plus les pauvres fesses d'une fille de 21 ans à qui on voulait à tout prix garder le deuxième ovaire (l'autre avait dû être opéré) atteint de salpingite alors que les médecins savaient que la pénicilline demeurait inefficace... il fallait repeupler la France...

Je me suis trouvée, toujours dans cette même maternité (où j'ai croupi 1 mois et demi), le dernier jour précédent mon accouchement dans la même chambre qu'une jeune femme cardiaque, et enceinte dont les médecins savaient qu'aller à terme était pour elle l'échéance mortelle à 99 %... mais la France avait besoin de se repeupler...

Cette dernière nuit que j'ai passée auprès d'elle je ne l'oublierai jamais, car elle a eu des vomissements, des toux épouvantables, des étouffements, chaque fois je croyais qu'elle était en train de mourir. Elle était si résignée, qu'elle n'appelait même pas les infirmières, et m'empêchait de la faire en me disant : « c'est inutile, de toutes façons, ils ne me l'enlèveront pas ».

Dans cette même maternité j'ai re-

fusé d'allaiter mes filles, car, mise à la diète pendant un mois j'étais exsangue et du reste n'avait même pas de lait ; on m'a traitée comme un chien, et la professeur des élèves-infirmières de cette maternité est venue se permettre de m'engueuler en me disant qu'elle allait me faire « tirer le lait »... et elle a eu le culot d'envoyer une grosse maritorne avec une « tireuse ». J'ai dû faire un scandale et me faire protéger par mon accoucheur qui heureusement pour moi était celui qui est devenu le professeur... spécialiste gémellaire.

Vous pensez bien que ces procédés n'ont certainement pas rétrocedé... et que beaucoup de femmes supportent leur sort avec une résignation que je n'ai jamais possédée.

Je ne sais si l'argument selon lequel le lait de la mère est le meilleur permet des procédés arbitraires d'autorité tyrannique, de toutes façons, il y a dans les hôpitaux suffisamment de femmes qui souffrent d'un trop plein de lait pour qu'on contraigne celles que cela répugne à allaiter... ou qu'on se permette de les contraindre aussi grossièrement...

En lisant « Contraception et avortement » j'y trouve ces lignes : « ...mais l'avortement disent certains c'est la porte ouverte aux abus... » Il est certain que les hommes seront toujours contre quelque émancipation que ce soit de la femme.

Ces abus il faut les examiner avec eux en mettant à vif les motifs réels qui sont le conditionnement de la femme, marché de la viande.

Evidemment, du point de vue du développement industriel prévu au VI^e Plan, le gouvernement ne peut pas tolérer l'avortement qui risquerait de l'entraver...

Par contre aux Indes, on ne voit pas comment arrêter la surpopulation ; en Chine, il y a le contrôle des naissances, et partout on s'effraie du surpeuplement du globe prévu en l'an 2 000 (et même avant) et qui entraînerait des famines et des épidémies... Pays arriéré on l'a été, mais on s'acharne à le rester, sous prétexte de concurrence économique avec d'autres pays d'Europe tel que l'Allemagne.

Non monsieur vous n'aurez pas ma vie

en otage

vous ne choisirez pas

ma peine

vous ne parlerez plus

pour moi

non monsieur vous n'achèterez pas

mon corps

avec vos belles paroles creuses qui n'effraient plus que les oiseaux

j'avorterai si je le veux

de tous ces brouillons de vous

je cracherai si je le veux votre vie dans les lavabos

ou bien le monde sera beau

ou bien le monde sera autre

ou bien le monde sera rien

ou bien le monde pourrira

dans les eaux enfuies de mon ventre.



Depuis longtemps, l'idée que les pelouses, faites pour le plaisir de marcher, courir et jouer, ne servent à rien, sinon de présenter à interdire, nous scandalise. Le 2 mai, dimanche, soleil, la square Saint-Lambert est pleine. Le G.R. 15^e et nous, M.L.F. 15^e nous installons sur ces pelouses tabou. Tout de suite les enfants accourent, heureux. Ils se roulent, galipette, ballons. Quelques-uns ont compris et promènent tranquillement les "premiers pas" dans l'herbe. "Quelle bonne idée, merci..." nous dit l'une d'elles, "vingt ans que j'attends ça !" - Quelque chose a changé. Bien petites choses, mais tout ce printemps, les gosses (souvent sifflés par les gardiens, il est vrai) ont joué, ravis, sur "leurs pelouses".

LE M.L.F. CONTRE LE MOUVEMENT DE LIBERATION DES FEMMES

Le processus se déroule comme suit :

— Toutes les femmes subissent une oppression spécifique.

— Certaines (par suite du type d'expérience vécue : formation, circonstances, autrement dit hasard) ressentent cette oppression, à des niveaux variés de conscience.

— Un certain seuil quantitatif atteint, ces femmes se mettent à bouger, convergent les unes vers les autres : elles se « mettent en mouvement ». De leurs rencontres naît une conscience collective : un groupe d'opprimés ; une idéologie ; qui débouche sur une volonté d'agir ; sur des actions, par lesquelles ce mouvement devient de plus en plus manifeste, ce qui le renforce, etc., il a sa dynamique interne.

A ce moment il est porté par les conditions objectives. Tout va bien. Les femmes se ressentent comme « des femmes ». Les tentatives (produits d'automatismes mentaux) de se « nommer » sont repoussées avec une force tranquille. La force de la nature.

— Au cours de la lutte commune, les femmes acquièrent des moyens de résister mieux à leur oppression personnelle, elles sont moins personnellement opprimées, ressentent moins l'oppression, pourraient pour un peu se croire, elles, libérées, et c'est « les autres » qui ne le sont pas encore. Ensemble, elles commencent à se sentir une force. C'est très bien — mais aussi c'est sécurisant.

On est à un premier palier. Les paliers sont des endroits dangereux. On peut s'y endormir. L'attention peut se relâcher.

— Là il se fait un glissement insidieux, de : être des femmes en mouvement (marche) pour se libérer, à : être « dans » le mouvement de libération « des » femmes. Glissement sémantique sur le « dans », où le « mouvement » devient un contenant, un en-dehors — une entité. Lui, le mouvement.

On peut voir « le mouvement » signifie maintenant un être fixe. Il est au bord de la majuscule. Attention il va la prendre. Il suffit d'un moment d'oubli.

— MLF ça y est, il l'a prise. Comment ? On ne sait pas. L'affaire n'a pas été discutée (ça n'aurait pas passé). Maintenant chaque fille à part dit qu'elle était contre et qu'elle n'aime pas ça. Ça s'est fait. Sans qu'on s'aperçoive. On ne sait pas qui a commencé.

Il est clair qu'il s'agit d'un automatisme. Un phénomène de pesanteur : chute dans les structures mentales dominantes. Passivité. Après, c'est comme ça. Paresse. Et puis, est-ce que c'est si grave ?

Excuse. C'est grave.
— On est arrivé à « nous », nous le MLF.

Nous apparaissons avec cette étiquette sur le front. Et le comportement qui en découle (qui découle d'une image du MLF, qui est ceci, qui doit, qui ne doit pas) et qui nous fait paraître distinctes (des autres femmes ; des femmes). Nous, on est quasiment la crème. On est devenues des drapeaux. On n'est plus soi.

C'est comme ça qu'on se divise soi-même ; qu'on divise la lutte ; et qu'on s'approprie sans y penser, en tant qu'élite, un mouvement de lutte.

C'est une mécanique classique. C'est pourquoi il est intéressant de la prendre en flagrant délit et à l'état naissant.

Et on arrive au monstre : MLF vaincra ! Le cri magique, situé au niveau politique de bébé qui a peur dans le noir. Abracadabra vaincra ! Et ta sœur, elle vaincra ? Est-ce qu'on n'a pas encore appris que ce futur péremptoire signifie impuissance ?

Réponse au monstre : MLF partout. Louable, mais désolant — car c'est ce qui était à l'origine, le mouvement partout, et qu'on a coupé. Coupé de la masse. Comme d'habitude. Comme par une obéissance (inconsciente ???) à des schémas impératifs venus d'ailleurs. Conduites d'échecs. Conduites fœtales. (On se sent plus rassurée, quand on est « du » MLF. Le cocon).

Dire : c'est pas important, c'est de l'aveuglement. C'est avec des trucs comme ça que les mouvements authentiques se laissent posséder.

Solution ? Vite, car il est très rapidement trop tard.

Supprimer radicalement tout de suite l'emploi du sigle MLF.

Ne pas être du MLF. En sortir. Redevenir des femmes. Pas ce monstre abstrait. (La façon dont les sœurs se sont présentées à Troyes était le fruit d'une intuition juste, spécifique).

Et en général, faire extrêmement attention à la méthode du Cheval de Troie mental, actuellement appliquée par les « élites » en place partout où il y a un risque de réelle libération. C'est une méthode qui a fait ses preuves.

Ça grouille, ça pullule
J'aime
Ça sent, ça crie, ça mord
J'adore
Ça tord les entrailles
Et je revis
C'est or, c'est terre
Et ça m'embête
Ça me démêle
Mon caveau se fend
Mon tombeau se déterre
Ces mots qui te croisent
Ces regards qui se cherchent
Ces lèvres qui frémissent
Ça déglutit, ça rugit
C'est bigarré, ça rugit
C'est bigarré, c'est beau
C'est chaud à la peau
Ça tremble, ça frémit
C'est un tremplin de miel
C'est ma saison de survie

Vous êtes seules ce soir????
Jouons ensemble...
Pour chacun des mots suivants nous vous proposons trois définitions
Quelle est la bonne?

Poule:

-Animal de basse cour se laissant monter par n'importe quel coq...
-Chandail de laine que l'on passe par la tête cf: "t'es toute nue sous ton poul..."
-Femme cf:
-oie blanche
-poulette
-cocotte
-couveuse etc

Histoire "drôle" sur RTL le 13/4/1971.
Chéri, chéri!... J'ai vu une magnifique petite robe à rayures rouges!..."

Le Mari: ... passe moi le fouet
Je vais t'en faire une!

Animateur d'un jeu radiophonique

"Vous travaillez, Madame?"

Mme X: "Non, je m'occupe à la maison."

EUROPE N°1:

Q- Madame votre nom?

R-

Q- Quelle est votre profession?

R- Je ne suis rien!

Poupée:

-Jouet pour apprendre aux petites filles qu'elles sont des petites filles
-Morceau de toile que l'on enfile autour du doigt quand on s'est coupée en pelant les patates
-Femmes cf:
-bas bleu
-muse
-gourde etc

Hystérique:

-Malade mentale qui s'obstine à parler quand on ne veut pas l'écouter, et qui feint d'être malade quand on la fait taire
-Petit signe d'imprimerie mis devant les mots importants
-Femme cf:
-nymphomane
-lesbienne, gouine
-paranoïaque
-foille
-pute etc



2 analyses

sur l'oppression féminine

faites par des groupes de quartier

Dans le dernier numéro du « TORCHON » un article sur la grève des femmes à TROYES a suscité de nombreuses réactions et nous voudrions exposer ici les principales critiques que nous avons à formuler ainsi qu'aborder le problème du rapport lutte des classes - lutte des femmes que l'article suppose résolu.

Tout d'abord, aucune information n'est donnée sur la grève elle-même et les lectrices sont renvoyées pour cela à un numéro de « TOUT » journal que ne lisent sans doute pas toutes les femmes auxquelles le « TORCHON BRULE » désire s'adresser.

Qu'est-ce que la grève de TROYES, pourquoi et comment s'est-elle déclenchée, quel a été le rôle des filles du M.L.F. qui sont intervenues ?

Il serait bon de rappeler que les militantes du M.L.F. ont choisi d'aller rencontrer des femmes là où elles se manifestaient, en l'occurrence dans une usine en grève. C'est avant tout sur leur lieu de travail, donc en tant qu'ouvrières en lutte contre le pouvoir patronal qui n'hésitait pas à fermer les entreprises de bonneterie de la région, que des femmes se sont exprimées.

Le rôle des militantes a été de proposer de faire un film, c'est-à-dire de fournir aux femmes une tribune pour qu'elles puissent elles-mêmes rendre compte de leur grève. De plus, le film leur a permis de se connaître un peu mieux et de poser au cours de réunions plus intimes leurs « problèmes personnels de femmes », mais cela n'a eu lieu qu'après qu'elles aient posé leurs problèmes d'exploitation comme ouvrières.

Or il y a une contradiction entre les faits tels que nous les présente le film et l'article du « TORCHON BRULE » qui dit : « les ouvrières parlent spontanément et avant tout « d'histoires de femmes » (« histoire de cul » sic) c'est leur oppression principale qu'elles racontent ainsi, d'où découle tout le reste ».

Il nous semble qu'une telle falsification des faits est due à l'existence d'un présupposé théorique à propos de l'articulation lutte des classes - lutte des femmes :

— entre l'exploitation capitaliste et l'oppression patriarcale, c'est cette dernière qui est principale et déterminante pour une prise de conscience de classe. A la limite on retrouve ici la politique gauchiste qui consiste à faire passer sa ligne politique au détriment de la qualité —

Pour nous il s'agit d'un présupposé dans la mesure où cette priorité n'est pas démontrée. Le problème loin d'être résolu, est à poser car il est directement lié à la pratique militante que l'on peut avoir dans un comité de quartier où nous sommes censées toucher d'autres femmes que les militantes du M.L.F. C'est donc à partir de cette pratique que nous nous sommes posées le problème et non à partir d'une analyse théorique (qui reste entièrement à faire).

En effet, il s'agit pour nous de savoir si la mobilisation des femmes peut se faire à partir de l'oppression sexuelle et idéologique qui a été l'élément déterminant dans notre prise de conscience de notre oppression de femmes.

Or on a pu voir avec l'expérience de Troyes que des femmes appartenant à d'autres classes effectuent leur prise de conscience à partir d'un autre type d'oppression : l'exploitation en tant que travailleur est surdéterminée par l'oppression patriarcale. La remise en cause de l'exploitation capitaliste (déclenchement d'une grève) prend la forme (déroulement de la grève) d'une remise en cause des rapports patriarcaux, quand la lutte est menée uniquement par des femmes. Il y a une oppression spécifique des femmes au niveau de la production, mais elle se retrouve aussi au niveau de la famille où la femme est asservie en tant que ménagère et reproductrice, et opprimée idéologiquement. Mais le patriarcat se présente différemment selon la classe à laquelle appartiennent les femmes.

L'ENTREPRISE

En l'absence d'une analyse du secteur tertiaire et bien que statistiquement ce soit le secteur qui rassemble le plus de femmes, nous avons choisi de décrire (succinctement) le travail féminin plutôt en usine, parce qu'on sait en quoi consiste l'exploitation dans la production. Qualitativement, l'exploitation de la force de travail féminine est la même que celle de la force de travail masculine puisqu'il y a extorsion de plus-value, mais quantitativement la plus-value extorquée est plus grande car pour un même temps de travail, la femme est moins rémunérée.

La maximisation du profit capitaliste est liée aussi à l'organisation du travail, c'est-à-dire à la répartition du pouvoir dans l'usine qui est une politique de division des travailleurs. Elle prend une forme spécifique chez les femmes dans le sens où elle reproduit des rapports patriarcaux : d'une part, les postes de responsabilité et de commandement sont détenus par des hommes, à qualification égale ; d'autre part, à l'intérieur d'un même atelier, l'isolement est entretenu par la référence perpétuelle à l'Homme : il faut être la plus attirante (vêtements, maquillage, etc.), avoir des responsabilités familiales, faire de la lèche, se prostituer, ce qui entraîne des médisances, des jalousies, des haines. Les syndicats eux aussi reproduisent l'idéologie patriarcale : moindres efforts d'implantation chez les femmes qui ne sont pas considérées comme un secteur de lutte, ce qui laisse les mains libres au patron dans l'usine ; de plus à l'intérieur même du syndicat la parole reste le privilège des hommes.

Ainsi, alors que pour les hommes il y a rupture entre la vie à l'usine où ils sont dominés et la vie privée où ils sont chefs de famille, pour les femmes il y a continuité dans la soumission.

LA FAMILLE

Economiquement, la femme entretient par le travail ménager, et la force de travail de l'homme (ce qui lie le travail ménager à l'exploitation capitaliste) et la science propre, ceci sans rémunération, mais compensé par tout un ensemble de dons. Tout aussi gratuitement elle reproduit la force de travail en faisant des enfants et en les élevant.

Par sa position matérielle, elle a un rôle idéologique dans la transmission aux enfants, des valeurs dominantes. Cette fonction est subie par la femme mais elle est quand même par là oppresseur vis-à-vis des enfants. La transmission des valeurs s'accomplirait en grande partie par l'utilisation que font les parents de l'affection des enfants qui intérioriseront et reproduiront les mêmes formes de rapports sociaux.

Seule une analyse poussée de la sexualité féminine nous permettrait d'approfondir le problème de l'oppression sexuelle qui ne peut être abordée ici que dans ses manifestations extérieures : la répression du plaisir et de la jouissance, la domination de l'hétérosexualité sur l'homosexualité, les rôles sexuels figés, l'impossibilité de refuser les rapports sexuels, le manque d'initiative, etc.

POURQUOI UN MOUVEMENT AUTONOME DES FEMMES ?

Après le scandale de l'appel des 343 avortement seul le M.L.F. apparaît à l'heure actuelle comme l'organisation capable de reprendre à son compte les aspirations légitimes des femmes et d'organiser une réelle mobilisation. Les autres organisations féminines, ne défendent pas la femme mais la famille. De son côté l'union des femmes françaises, défend la mère de famille.

Le M.L.F., lui, renoue avec l'analyse de la double oppression féminine : **EXPLOITATION SALARIALE**, que les femmes partagent avec le prolétariat et subissent plus encore que lui. Sous qualifiées et sous rétribuées, elles sont considérées par le patronat comme une main d'œuvre d'appoint.

Or le P.C.F. et la plus grande partie des groupes révolutionnaires, déformant l'idée de Marx selon laquelle l'oppression des femmes ne peut être dissociée de l'ensemble des problèmes sociaux et ne peut trouver sa solution que dans la révolution socialiste (or, la transformation des rapports de production ne règle pas pour autant les problèmes spécifiques de l'exploitation des femmes, famille etc...) ont jusqu'ici escamoté le problème, le réduisant à un simple appendice de l'exploitation du prolétariat. Ils tentent de démontrer aux femmes que l'exploitation des prolétaires étant la seule fondamentale, elles doivent se contenter d'appuyer la lutte révolutionnaire de ceux-ci en tant que leurs compagnes et en tant que salariées, tout en négligeant l'autre aspect de leur oppression spécifique.

EXPLOITATION PATRIARCALE DANS LE CADRE DE LA FAMILLE

Engels disait : « A la maison l'homme est le bourgeois, la femme le prolétaire ». Charges domestiques réservées à la femme seule en plus, souvent de son travail salarié, (double travail dont l'un n'est pas rémunéré, et considéré comme un service rendu en échange de la sécurité matérielle offerte par le mariage).

● Exploitation salariale spécifique : Parce que la femme n'est pas considérée comme un être autonome, l'acquisition d'un salaire à une toute autre signification que pour l'homme (la femme célibataire est considérée comme un salaire d'appoint. Il ne peut et ne doit pas être équivalent à celui d'un homme (qui lui est chef de famille). Les capitalistes en profitent ainsi pour exploitée une main d'œuvre à moindre prix.

● Domination totale du mari. Toutes les lois sont en sa faveur.

● Morale répressive qui lui interdit de disposer d'elle-même et de son corps (la fonction essentielle qui lui est assignée étant la procréation. L'adultère d'ailleurs n'est puni qu'en ce qui concerne les femmes). Femme traitée comme un objet sexuel. Cette deuxième oppression, bien différente de celle du prolétariat est spécifique aux femmes, car le prolétaire qui non seulement ne la partage pas mais de plus y participe en tant que dominant, n'a pour sa part aucun intérêt immédiat à la faire cesser. C'est pourquoi un mouvement autonome de femmes se justifie pleinement.

UN MOUVEMENT DE FEMMES SEULEMENT

En effet les hommes y compris les travailleurs, baignent dans l'idéologie qui fait d'eux le « sexe fort ». Ils ont donc tendance à profiter d'une situation de force, de domination que la société bourgeoise leur assigne alors même qu'ils sont exploitée par elle. C'est pourquoi les femmes doivent s'organiser seules ; en effet, elles sont les plus à même de comprendre leur propre oppression et il ne faut pas, d'autre part, que se reproduire au sein du mouvement qui s'assigne pour but la libération des femmes le même schéma de domination, des hommes sur les femmes inhérent à toute société patriarcale.

La compréhension claire de la nature de l'oppression des femmes montre donc la nécessité pour celles-ci de s'organiser d'une manière autonome afin de lutter ensemble sur leurs propres objectifs.

QUE VEULENT-ELLES ?

Nous voulons que toutes les femmes disent : Nous. Nous ne voulons plus être séparées les unes des autres, chacune dans notre famille ; notre division est entretenue pour nous maintenir dans une situation d'infériorité économique sociale et morale.

Nous voulons l'indépendance économique.

Nous voulons une formation professionnelle, la non discrimination dans le travail (discrimination par le sexe, par l'âge, par l'aspect physique, par le statut matrimonial). Nous voulons des salaires égaux à ceux des hommes. Mais nous refusons la double journée. Nous ne devons plus être celles qui « doivent concilier les exigences de la vie professionnelle avec celles de la vie familiale ». Les tâches domestiques et les soins des enfants ne doivent plus être pris entièrement, exclusivement et gratuitement sur le temps des femmes. Nous ne pourrions obtenir d'indépendance économique sans exiger :

— La prise en charge collective des enfants, nous voulons des crèches gratuites et ouvertes 24 heures sur 24 dans tous les lieux où les femmes travaillent ;

— La prise en charge commune de tous les travaux domestiques non payés. Nous ne serons plus des bonnes à tout faire ;

— Nous voulons la liberté sexuelle. Notre corps n'appartient ni au Pape, ni à Debré, ni aux publicitaires, ni à notre mari, ni à aucun homme. Nous voulons en disposer librement.

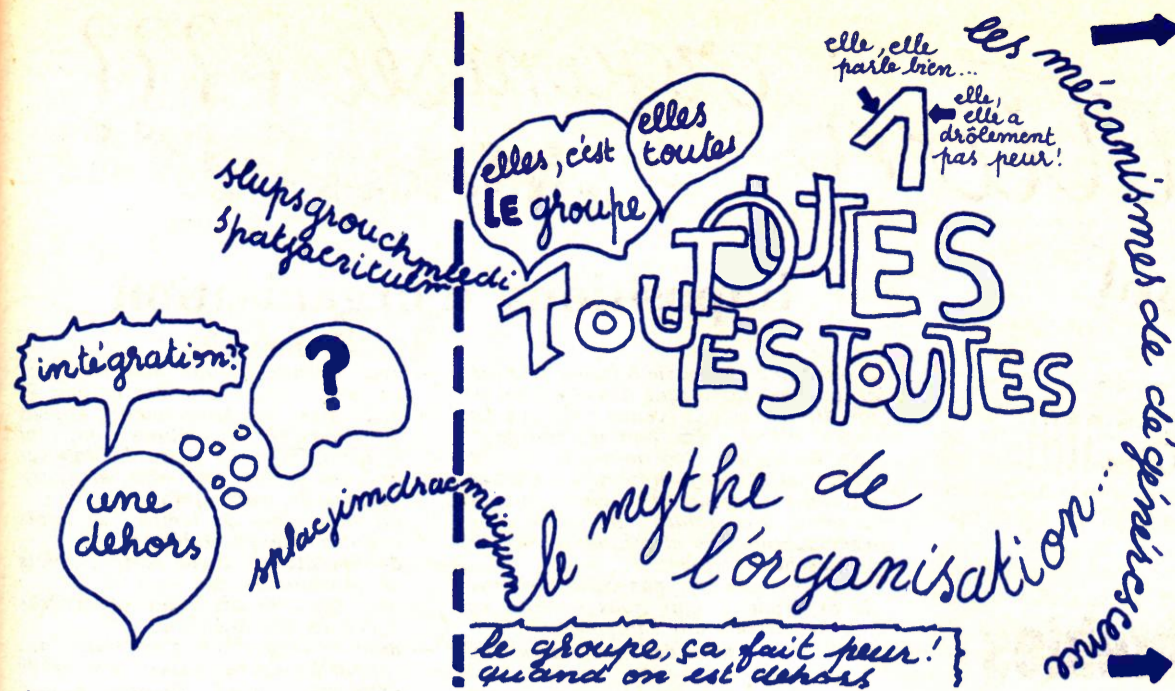
— Nous voulons la liberté d'avoir ou de ne pas avoir d'enfants : la diffusion généralisée des moyens contraceptifs et tant que cette diffusion ne sera pas réalisée, tant qu'il y aura des viols, des imprévus et autres rubéoles, nous voulons le droit à l'avortement libre et gratuit.

— Nous voulons être célibataires, divorcées, remariées, enceintes, avortées ou homosexuelles sans que cela soit un handicap professionnel ou une tare sociale.

— Nous voulons marcher dans la rue sans être continuellement évaluées sifflées, abordées, agressées.

Si la révolution socialiste est la condition **sine qua non** de notre libération, nous lutterons cependant dès aujourd'hui contre cette société construite par les hommes.

Pour toutes ces raisons nous nous sommes regroupées dans un mouvement de libération des femmes. Nous sommes 27 millions. Nous représentons, unies, une force capable de changer radicalement notre situation.



Arriver au M.L.F.... ça dure un soir et on n'y revient pas, un mois et on s'en va sans rien dire à personne, six mois et plus, ou moins, et on y est. Qu'est-ce qu'il se passe quand on arrive ? On attend un signe de quelqu'un, qu'elle montre qu'on vous a reconnue comme n'en étant pas encore : jamais, rien. Quelquefois, on entend parler des « nouvelles » dans un discours braillard et gueulard qui veut se faire entendre, mais bien vite on comprend que ce n'est rien d'autre qu'un argument de plus pour se faire écouter ; le chantage affectif aux « nouvelles » ne marche pas plus que le chantage politique du « c'est important ». Alors c'est un espoir qui tombe. Pourtant elles sont toutes là à rire, être heureuses ; c'est la fête ; c'est vrai alors... je regarde, je consomme cette assemblée de femmes ; j'ai mal au ventre ; elles sont belles ; c'est ça le M.L.F. ? On ne peut pas dire que c'est dégueulasse, mais quand même, y'a un autre coin du ventre qui a faim, et qui attend. Alors... on demande, comment c'est organisé, comment savoir, qui peut nous dire, comment savoir tout ce qui se fait ???

Quand je suis arrivée, on m'a dit : au début les filles demandent (par exemple) pourquoi il n'y a pas de mecs, les autres disent « bof » et au bout de quelque temps, les premières à leur tour disent bof ; ça ne suffit pas. En 6 mois de MLF, j'ai souffert de ce manque d'information, de cette absence d'organisation ; j'ai soupçonné le pouvoir, les divisions, les groupes affectifs clos, l'utilisation des bonnes volontés, plaint, aimé, hai.

C'est vrai que quand on arrive, on est là, espérant que quelqu'un vous repêche ; c'est une lourde perte sûrement pour le mouvement, mais de toutes façons, les filles venues une fois, si elles disent je ne retournerai pas au MLF, ne peuvent pas dire je ne suis plus une femme. Il n'est pas question de répondre à cette situation de demande ; elle est celle de toujours pour les femmes dans la société occidentale, capitaliste... les femmes qui attendent qu'un mari veuille bien d'elles, veuille bien les présenter à ses amis, veuille bien rentrer à la maison. Le mouvement ne va quand même pas nous « prendre en charge » ce serait demander au mouvement de jouer le rôle de l'homme que nous avons laissé à la porte puisque les femmes veulent se réunir entre elles et que c'est à elles de prendre en main leur propre libération. Il n'est pas question d'organiser le mouvement, on organiserait quoi ? Au maximum pourrait-on organiser des différences, ou des ressemblances ; parce que des femmes (je dis des femmes, et non des filles qui sortent des groupuscules) qui ont envie de se constituer comme force politique ne peuvent le faire qu'à partir d'elles, et c'est parce que « faire de la politique » pour les femmes, ne peut être séparé de leur vie, donc pas pensé par des têtes que d'autres ont bien faites, et qui sont bien disponibles ; il n'est pas non plus question d'organiser le mouvement des femmes, parce qu'on n'organise pas le mouvement des femmes les unes vers les autres, celles qui viennent et partent ; tout au plus, organiserait-on l'exclusion de toutes celles qui n' « y » sont pas, le dedans le dehors ; (les A.G., on est dedans et dehors ; celles qui regardent sont dedans, celles qui parlent de leur mec sont dehors ; celles qui essayent de préciser « ce qui doit être discuté en A.G. » sont dedans, et complètement dehors des 90 % qui s'en foutent ; celles qui font la fête sont dedans, et mais dehors d'une A.G.). Allez vous y retrouver là-dedans...

Mais alors comment savoir ? Comment savoir ce qui se passe, ce qui se fait dans le mouvement ? Où aller ? On voit bien que les A.G. ce n'est pas la peine puisqu'on y fait rien (ah ! l'efficacité) et que rien ne se passe ; là encore il s'agit de se sortir de notre situation de femmes, à qui on parle de tout (si on parle bien sûr) sans la faire participer à rien, à qui on raconte ce que font les autres, puisqu'elle ne fait rien. Pouvoir tout faire est un privilège, un luxe, certainement ; mais ce n'est encore pas assez de toute façon. Le problème est de choisir ; choisir avec qui on a envie de vivre ; et non pas vivre avec quelqu'un qui nous apporte la subsistance économique quand il s'agit du mari, ou la subsistance intellectuelle, politique ou même affective, quand il s'agit des amies. Choisir, c'est

refuser de d'autres, parce qu'elles savent parler ou écrire puissent dire en deux pages, ou dix phrases, ou une conférence comment ça se passe au MLF ; de toute façon c'est impossible ; alors... chacune vanterait sa marchandise, avec objectivité sûrement ; mais c'est le traquenard se dirait-on ! Tout le monde a l'air d'être heureux, d'avancer, de travailler, de ne pas se poser les problèmes que justement on a envie de se poser (le temps, les relations entre les du mouvement, et les autres...) ce serait tout sauf ça, un compte-rendu froid et neutre. Qu'en serait-il de cette impression de fête, que les filles se connaissent, qu'on est fortes, cela personne ne penserait à en parler dans les bilans d'activité. Choisir, c'est aussi se dire qu'on a six mois pour découvrir et ce n'est pas beaucoup. Pourquoi tout de suite se jeter sur la vaisselle quand on se réveille ? Avoir le temps ne serait-ce que dix minutes, pour penser comment on va vivre autrement. Ces pourris de capitalistes n'ont jamais le temps ; le temps c'est de l'argent... ces messieurs sont toujours pressés de partir, manger, militer ; il faut aller tout de suite au but ; le but c'est la révolution, et tout de suite ; alors prenons le temps de ne pas en perdre des kilomètres ; autant se retourner un peu dans son réveil, au lieu d'aller la faire, les yeux gonflés de sommeil avec des rêves déjà oubliés.

Personne ne peut participer à tout ce qui se fait ; il y en a qui organisent soigneusement leur circuit, leurs réseaux mais quand elles ont fini, le mouvement, lui, ne s'est pas arrêté pour les attendre ; il y en a aussi qui crévent de ce que l'on croit qu'elles savent tout ; il ne faut plus demander à des filles de tout savoir. Choisir de rencontrer le mouvement de libération des femmes dans tel ou tel endroit c'est aussi nécessaire parce que les endroits où on rencontre le mouvement sont peu nombreux ; il y a ceux où on est le mouvement des femmes, on les vit, les rencontre, les fait « avancer », où on vit comme une femme, avec des femmes ou non. Il est absolument inadmissible que le mouvement de libération des femmes ce soit une réunion tous les soirs, toute la journée ; et le mouvement et les femmes vont crever, si on commence à vivre le MLF comme les filles qui passent leur vie ; y passer sa vie, ça permet d'ailleurs d'éviter les contradictions et déchirements qui naissent de ce dedans-dehors ; le travail qui se fait dans les groupes n'a de sens que s'il vit en dehors ; la vie politique (des femmes) n'a de raison de vivre que si elle s'appuie, non pas sur elle-même, mais justement sur ce qui auparavant était la vie non-politique, chez soi, sa vie privée, son mari, ses amants, ses amantes, sa démerde individuelle, son boulot ; non seulement c'en est fini de la vie privée que l'on découvre être la même que celle de la voisine, mais encore il faut se battre, et c'est là que c'est le plus dur pour que les réunions-actions-besoins-désirs des femmes entre elles ensemble, prennent le pas sur les ennuis-solitudes-écrasements des femmes isolées, enfermées dans leur famille, opposées dans leur travail. Choisir ce n'est pas autre chose que faire d'un soir, ou d'un jour, le moteur ; que ce soir suffise à faire de tout le reste une vie désormais politique ; et s'il n'y a pas de soir du tout, ce n'est pas ce qui permet de dire je ne vais plus au mouvement de libération des femmes, ou je ne suis plus dans le mouvement ; je pense que une fois fois qu'on a pris le train on ne peut plus le quitter.

Avant de venir au mouvement de libération des femmes, j'étais une fille, une adolescente qui refusait sa féminité (garçon manqué), je ne voulais pas être cet être complètement déconsidéré, traîné dans la soumission : la femme ; maintenant je ne suis plus au MLF, mais dans le mouvement de libération des femmes. De ma révolte individuelle de fille-de, de nana-de, de destinée à devenir femme-de, j'ai compris que j'allais devenir une femme ; la demande incessante qui m'était faite de devenir mère-de, je l'avais toujours refusée ; maintenant, j'ai envie d'avoir un môme, j'ai envie de sentir mon ventre bouger et vivre ; ce n'est plus seulement remplir ce rôle dévalorisant de la maternité, etc.

Le terme « organisation » est un piège. Le sens réel du terme « organisation » est : prise en mains de vos affaires par moi (nous). Organiser n'a pas d'autre sens. « Organisation » est le déguisement hypocrite du mot « pouvoir ». Organisation = Pouvoir. C'est aussi cru que ça. Si une personne utilise ce terme sans avoir conscience de son sens latent, c'est qu'elle est : manipulée ; ou aveuglée intellectuellement ; plongée dans la terminologie de classes.

Le terme « organisation » appartient strictement à la panoplie bourgeoise, société de classes, société de domination, société de concurrence. Partout où il est introduit, il traîne avec lui les structures de cette société, et les implantera finalement s'il est toléré.

Comme toutes les notions de cette appartenance, celle d'organisation se masque de bienfaisance : — on pose un état de désordre, d'inefficacité ; — on propose un but d'efficacité ; — Or ces deux assertions sont des mensonges ; — et la notion d'efficacité est un bluff.

Un groupe de gens ayant une aspiration commune n'est pas un désordre. C'est au contraire un ordre réel, « organique » (n'ayant pas besoin d'« être » organisé). Il est « désordre » en fonction des structures de classe, uniquement.

Il n'est pas non plus inefficace. Les initiatives y fleurissent, dans les groupes à pensée communautaire, et arrivent très souvent à la réalisation par liaisons de facto, du fait même que le groupe dans son entier a une aspiration commune. Il y a des déperditions, c'est un fait.

Mais les déperditions sont infiniment moindres que dans un groupe à organisation. C'est un autre fait.

L'efficacité d'un groupe organisé est tout à fait mythique. Elle consiste principalement à freiner les initiatives, et à la fin du compte à n'en plus avoir du tout, à en tuer les germes dans les individus. Les consignes sont abstraites et très souvent couronnées d'échec. C'est l'abstraction pure. L'organisation n'organise jamais qu'elle-même. C'est une machine qui tourne à vide, pour la seule masturbation de ceux qui la constituent, tandis que les autres sont de plus en plus plongés dans la passivité.

Pour ce qui est de l'efficacité, comparer par exemple, en mars, avril, mai 68, celle du « 22 mars », et celle de FER, l'Organisation en soi.

Quant à l'efficacité remarquable des bolcheviks, elle constitue un exemple intéressant : la remarquable efficacité des bolcheviks a malheureusement produit une révolution-fantôme.

Quand elle produit, l'organisation produit des fantômes. Les fantômes sont fatalement (historiquement analysables par chacun) les résultats de l'organisation, quand elle en a.

L'organisation c'est la mort. Soit tout de suite soit plus tard. Jamais elle ne permet d'atteindre les buts que l'on s'est fixés.

Or, il ne faut pas se le cacher, la tentation de l'organisation est extrêmement forte.

Elle prend appui sur tout le système : à l'extérieur, la pression et la routine des structures mentales ; à l'intérieur, le sur-moi. Les gens avec un fort sur-moi sont très vulnérables aux arguments des candidats à l'organisation, symbolisant les papas et la morale honnête, l'ordre, la sécurité, avec leur air gentil (en fait, paternaliste), et si dévoués pour les tâches rebutantes dont personne ne veut.

Il faut savoir, cruellement, que si quelqu'un peut se dévouer, de façon continue (et non sporadique pour des actions qui lui plaisent ou l'enthousiasment) à des tâches aussi rebutantes que celles de l'organisation, il faut qu'il ait une motivation bien puissante. La proportion des cas où cette motivation est la volonté de puissance peut être mesurée par chaque personne à l'aide d'une interrogation sincère. Statistiquement, les plus dévoués à l'organisation sont les plus suspects. C'est comme ça.

La tentation de l'organisation a une source anexe dans le découragement qui naît des déperditions de temps, d'énergie ; dans le regret des actions qui auraient pu être tellement plus fortes si mieux préparées, etc.

Il faut savoir que, en cas d'organisation, des actions « qui auraient tellement pu être plus... » n'auraient pas été du tout, car elles n'auraient pu être décidées, en admettant qu'elles fussent pensées ; que les déperditions sont un phénomène lié de toutes façons aux actions collectives ; ce n'est jamais le 100 % ; que, s'il peut sembler, peut-être, avec l'organisation, qu'il y ait, des fois, moins de déperdition sur les détails — à coup sûr il y en a sur l'essentiel. Car l'essentiel, l'organisation le bouffe ; elle ne peut exister qu'en s'en éloignant.

Parler d'organisation, c'est préparer la mort du mouvement. Conscient, pas conscient, télécommandé (grande fréquence statistique) ou pas, sincère, ou même naïf, n'y change rien.

L'organisation c'est la mort.

Que les amateurs d'organisation aillent s'organiser tout seuls entre eux. Les écouter c'est se faire avoir.

NOUS AVONS QUELQUE CHOSE EN MOINS (fin)

achète la force de travail de deux personnes » M. Benston.

Il n'est pas question pour eux de penser qu'avoir un enfant, le porter neuf mois, c'est aussi un travail. Que les premières années de la vie d'un enfant demandent des soins constants, la mère seule en est complètement prisonnière... Non ! c'est notre rôle, notre bonheur, notre vocation !! Chaque homme en particulier a des privilèges vis-à-vis de la femme avec laquelle il vit, ces

privilèges, il n'est pas prêt à les perdre, donc il n'est surtout pas question de remettre en question toute l'idéologie qui soutient et permet tout ces privilèges.

Ainsi, ils doivent nous rabaisser continuellement, comme ça ils n'ont pas de problèmes pour nous exploiter ; ils ne pourraient pas le faire, si ils reconnaissaient que nous sommes des êtres comme eux, donc que nous pouvons avoir les mêmes droits.

Libération organisée ? ? ? ?

J'ai un flic dans la tête

voir les pièges

C'est difficile

non!

oui

à déconstruire
yes my loulou!!

comment
Faire!!!!

Sommes-nous des brebis édentées ?

Il faut que je me dépêche de poser cette question avant que les camarades compétentes aient fini d'élaborer la ligne théorique du Mouvement. J'ai comme l'impression qu'avant peu, nous serons dotés de structures, de Ligne Politique, de bureau central, de sigles, et d'hymnes de retrouvailles, en bref, la panoplie du véritable Mouvement Historique, les certificats d'existence, quoi. Ce jour-là, ce jour proche, forcément, ma question stupide n'entrera dans aucune rubrique, et je resterai avec ma question stupide dans la gorge. Ce qui est malsain. Pour moi. Donc, je reviens au galop à mes histoires de dents et de brebis.

J'ai cru remarquer qu'à chaque A.G., dès que l'ombre d'un désaccord commence à poindre, quelqu'un se dresse, l'œil angoissé et la voix pastorale, pour rappeler que nous sommes toutes sœurs dans l'oppression, et qu'en conséquence, il ne faut surtout pas s'engueuler. Moi qui suis un être de hargne, j'avoue, je n'arrive pas à me persuader que certaines ne m'énervent pas sérieusement (surtout les zélatrices de la ligne politique, là, ça fait nettement augmenter mon voltage), mais enfin, paix sur nous toutes, je réfrène mes sales instincts agressifs, et je m'étirole sur ma chaise en sentant mes mandibules tomber en décrépitude. J'ai fait toutes sortes d'efforts pour participer à la fusion d'amour fraternel, je ne peux pas dire que ça me fasse jouir terrible, en fait, ça m'emmerde. Et puis, je remarque que celles qui ont la voix douce et la tête structurée profitent de la séance de bain d'amour pour perfectionner leur technique de nage en ligne juste, elles créent même des courants au passage, qui drainent les extatiques ballotant ici et là, tout occupées à leurs ablutions affectives. Comme je n'ai pas de vocation de brebis aquatique, je sens que : primo, je vais remonter sur le bord, deuxio : je vais reprendre une hygiène dentaire très stricte. En effet, j'ai le pressentiment que l'heure n'est pas tellement à l'innocence désarmée...

LA VIE ET LA SURVIE

Tombée des nues directement dans la réunion journal-quartier, l'une chevauchant l'autre et les deux s'en plaignant, je n'ai pas rencontré de femmes heureuses ni en voie de l'être.

Tout se passe comme si arrivées à un certain point de saturation-maturation quelques bonnes-volontés-vierges-et-martyrs se chargeaient de nous faire croire que tout cela doit fonctionner. Finalement, on ne rencontre dans les divers groupes « généraux », que les mêmes têtes politiques, le même clivage entre les « clans », les mêmes querelles — des noms ! des noms ! Même pas : les noms sont interchangeable, les situations restent. Maintenant quand j'ouvre la porte je sais que je vais rencontrer une situation autour de laquelle quelques parasites grogont et femelles — toujours les mêmes aussi — tournent comme des phalènes affolés autour de la flamme d'une bougie. Ça brûle et on ne bouge pas : par contre, on note avec intérêt l'intensité de la flamme et la durée du supplice.

Pendant ce temps-là, nos ennemis que nous ne voyons plus, fourbissent leurs armes, se penchent sur leurs livres et éternuent à la santé de ceux qui resteront.

Car, mes sœurs, NOUS SOMMES MORTELLES ET NOUS L'OUBLIONS.

Comme si nous avions le temps : après 2 000 ans d'oppression, c'est pas un an de plus ou de moins qui va changer quelque chose !

En attendant, nous menons notre entreprise comme une bonne petite affaire capitaliste : organisation, gestion, ambition, tout ça commence à fonctionner à merveille. On parvient à mobiliser les journalistes quand on a besoin d'eux, les pourparlers se trament dans l'ombre des couloirs, et les nouvelles-venues sont comme des fantômes égarés au Ministère de Libération des Femmes.

Nous récitons nos leçons : femmes, oppression, ménage, bien ensemble, la parole aux femmes. Mais ce n'est pas la parole que nous réclamons, pas la vé-

rité, pas la vie : ce sont la Parole, la Vérité et la Vie (majuscule partout = égalité).

Ou alors si la parole ça consiste à trouver les mots et le ton justes pour faire entendre ce que nous tenons pour vrai, moi j'en veux pas : gardez-la. Si la parole c'est pas fait de silence, mais fait pour remplir les silences, gardez-la. En ce moment, nous devenons le décor en carton-pâte de la libération des femmes. Je pense à celles qui râlent dans leur coin en disant 24 fois par seconde « ça va pas ». Aux prostrées des AG, silencieusement enfouies sur leurs chaises en attendant que ça passe. A celles qui viendront au théâtre en y croyant comme nous y avons cru, celles qui entament aujourd'hui le processus de libération qui s'est bloqué chez nous, et qui arrivent toutes feu toute flamme pour trouver des sœurs, une force.

Etre opprimé, cela implique qu'on parle le langage des opprimés, et qu'on le comprend ; ça veut dire que la parole nous engage à l'autre, nous découvre à elle (à lui), ça veut dire qu'on ne pourra plus jamais être, comme avant, l'indifférence incarnée.

Pourtant, on laisse crever dans leur coin celles qui ne possèdent pas le Verbe, c'est-à-dire Dieu. Celles qui seraient bien en peine de dire « ce qui va pas », sinon que ça va pas. Et si l'on n'est pas ensemble pour combattre l'ennemi sur quelque terrain que ce soit — dans la rue ou dans notre tête —, on se demande à quoi ça sert, sinon à prouver que l'ennemi il est encore plus fort qu'on l'imaginait. Et procéder par élimination pour chercher où il se trouve. Et finalement regarder chacune comme l'incarnation douce et trompeuse du capital-phallus. Merde alors, mes sœurs, c'est pas le moment de déconner, on n'est pas là pour crier « vive la mort » en chœur en montant aux premières lignes, et mourir côte à côte au chemin des Dames en admirant son propre courage : on est là pour leur reprendre la vie, où qu'elle soit, et surtout en nous.

Impositions d'organisation

Le pitoyable dimanche 6 juin a marqué un tournant historique dans l'organisation dite Emelephe (veuve Trotsky). La longue marche des femmes inorganisées à travers les mornes déserts urbains et silvestres a montré à quelles extrémités pourrait nous mener l'absence de guides, de structures organisationnelles conséquentes, et de chaînes bien formées.

Nous n'analyserons pas cette lamentable expérience, mais nous saurons en tirer les leçons qui s'imposent :

- 1 — il nous faut des structures, (en chaîne) ;
- 2 — il nous faut une ligne théorique cohérente, et bien sonorisée ;
- 3 — il nous faut des structures et une ligne théorique cohérentes ;
- 4 — il nous faut une ligne pratique dérivée directement et sans ambiguïté de ces perspectives.

En conséquence nous informons les camarades des points suivants :

— la nouvelle ligne théorico-pratique du Mouvement est désormais exprimée dans la formule : 227 83-56 (Ordre de la Libération)

— sont immédiatement créées des commissions d'étude des problèmes urgents que posent :

- 1° la sensibilisation
- 2° la mobilisation
- 3° la politisation
- 4° la radicalisation, des masses féminines, ainsi que
- 5° l'accueil
- 6° la sélection
- 7° la formation
- 8° la promotion interne et/ou
- 9° la retrogradation voire
- 10° l'élimination des militantes engagées dans le labeur de libération des masses susdites.

Considérant les lourdes responsabilités que nous confèrent notre ancienneté dans le Mouvement et surtout notre grande familiarité avec le monde, la ligne pratique et les chaînes des hommes, nous décrétons la constitution immédiate d'un comité central de salut théorique composé de NOPOM et affirmons les principes suivants : — avec aucun homme ne coucheras

- avec aucune femme non plus car ça fatigue, ça donne des cernes, et discrédite le Mouvement auprès des masses masculines qui lui feraient l'honneur sinon d'y adhérer
- tous les matins te laveras et distribueras des tracts feras
- un minimum de temps (six mois à quinze ans) t'établiras
- de révolution sexuelle parleras, mais ne pratiqueras pas
- obéissance et discipline observeras à l'égard des anciennes
- dans le respect et la confiance tes rapports (écrits) avec tes chefs établiras
- bilan de toute activité feras (en trois exemplaires et double inter-ligne)
- jamais n'oublieras que la libération des femmes se trouve dans la libération des pelouses, des jardins, des pavés ou des plages)
- ce qui constituera la solution finale du douloureux et apolitique problème des femmes domestiques.

Toute femme contrevenant à quelque article que ce soit de ce code sera immédiatement exclue du noyau pur et dur du Parti de libération de LAFAM, montrée du doigt comme liquidatrice et petite bourgeoise réactionnaire, et expédiée dans les poubelles de l'Histoire par l'avant-garde des Grandes Eboueuses de la Révolution. Pour le Gouvernement provisoire de libération de LAFAM,

— ministre de la Guerre : Louise Michel, épouse Lénine

— ministre de la Défense et de l'Offense réunies : Elisabeth Dimitriev, épouse Tré-Toung

— ministre de la Phynance : Rosa Luxembourg, fille-mère

— dernier ministre : Olympe de Gouge, épouse Sapho

— militante de base déléguée auprès du Gouvernement provisoire.

Fait à Trifouilly, le jour J moins 32 867 de la libération de LAFAM, jour J plus 53 857 de la fondation du gouvernement de LAFAM libérée au service du Peuple.

Aux sœurs des organisations principalement trotkystes et maoïstes

Nous sommes au mouvement pour militer sur notre propre oppression, nous libérer nous-mêmes, ne pas séparer notre vie de la politique.

Vous êtes venues depuis peu et sur ordre d'organisations dirigées par des mecs. Sur ordre des mecs dont vous propagez, ici, la pensée dominante.

Vous militez traditionnellement, c'est-à-dire : sur l'oppression des autres, pour libérer les autres et vous séparez votre vie privée de la politique. Vous êtes celles qui ne sont jamais passées par des groupes d'expériences personnelles. Vous ne dites jamais « je » et parlez toujours au nom d'autre chose que vous-mêmes : au nom des MASSES, que vous voulez, comme vous dites, « CONQUERRIR » (sic) (comme d'autres conquièrent les femmes ?) et les masses deviennent pour vous, une masse de manœuvre, des objets-masse, qu'on manipule (ce faisant vous-avez la même approche des masses que les capitalistes).

D'où votre tendance aux slogans réformistes, aux attitudes réformistes. D'où votre tendance à porter des masques de respectabilité : je suis mariée, j'ai des enfants, je m'habille gris, j'ai une sexualité hétéro, etc.

Vous voudriez bien que les lesbiennes restent à leur place, se fassent petites, invisibles. Mais votre peur du « qu'en dira-t-on » des masses ce n'est qu'un infect prétexte, un masque sur votre propre trouille, vos propres mentalités d'hétéro-flics, vos propres préjugés, etc. La répression est en vous, n'allez pas l'oublier ailleurs, dans vos masses mythiques qui servent à votre bonne conscience.

Les lesbiennes, le 6 juin, dans le cortège du matin, c'était le seul élément révolutionnaire véritable et non pas votre internationale et votre drapeau rouge symboles d'une révolution mâle foireuse qui a toujours oublié une moitié de l'humanité : LES FEMMES, et opprime à tour de bras tout ce qui n'est pas dans la ligne du père-parti éclairé.

Le 6 juin fut le jour du débarquement... des idioties dans le mouvement, le réformisme, le mégaphone, les chaînes humaines, la paralysie de l'imagination et de l'invention spontanées, les banderoles classiques, les petits potes d'organisations venus opérer leur petite surveillance et donner leurs petites appréciations et leurs petits conseils, un tract appelant les hommes à nous soutenir (nous n'avons pas besoin de « souteneurs »).

Désintoxiquez-vous du militantisme orthodoxe sacerdotal et militariste qui ne « conquiert » les masses que superficiellement.

Et pour quoi faire ? Une révolution toujours et éternellement Stalinienne.

Vos organisations ne savent que se substituer aux masses et perpétuer chefs et hiérarchies en tous genres : le grand Krivine et sa cravate, le grand Geismar et son chemin de l'honneur, voire son chemin de croix pour un peu, papa Mao, papa Trotsky, papa Castro, etc. : la Fête des Pères quoi vos organisations ! Les masses se libéreront elles-mêmes en faisant des mouvements sur la base de leurs oppressions spécifiques.

La nature d'un mouvement est contradictoire de celle d'une organisation et vous devrez choisir, trancher.

QUE LES MOUVEMENTS FLEURISSENT ET LA REVOLUTION SERA
Que les organisations vivent et la révolution crévera.

LA REPRESSION DU SILENCE

Je n'ai jamais connu répression plus terrible que celle du silence et de la négation.

Donnez-moi des juges que je me révolte, des prisons que je m'enfuie, des familles que je les déteste ! Frappez au ventre que je vous voie tout plutôt que ce silence qui dit que je n'existe pas !

Ma vie : tout ces silences : silences de gosse, silence de femme, silence d'homosexuelle.

Ces trois ordres de se taire, imposés par un même ennemi, un ennemi diffus dans toutes les têtes, la vôtre et la mienne, un ennemi qui n'a même plus besoin de dire clairement sa loi pour qu'on plie, qu'on obéisse ! L'ordre moral du pouvoir-phallus.

Silence autour de ta folie, ma mère. Ils t'ont bien possédée, les hommes, avec leur « FAMILLE et PATRIE », « les LIENS SACRES DU MARIAGE », « l'INTIMITE DU FOYER ». Ils t'ont soigneusement élevée pour eux. Ils t'ont donné un nom. Ils t'ont protégée. Tu leur a donné un enfant. Ils te l'ont rendu, ce poids énorme que j'étais à quatre ans. Eux, ne faisaient que divorces, et toi tu crevais.

Sur tout ceci le silence de la légalité !

Silence parce qu'on avait peur pour toi des hôpitaux-prisons, des psychiatres-flics. On a étouffé tes cris dans la chambre, on t'a cherchée dans les commissariats. En silence j'ai reçu tes coups, en silence tes viols, en silence j'ai vu tes vingt suicides, silence encore lorsque tu me faisais croire qu'on m'empoisonnait, en silence j'ai souhaité ta mort, en silence on m'a montré du doigt, en silence j'ai eu tellement honte.

Aller à l'école avec tout ce froid à l'intérieur. Le plus difficile des exercices c'était ces épouvantables récréations. En silence je me suis appliquée aux jeux et aux rires comme on apprend un pensum. Je n'ai pas réussi, j'ai eu honte de ce monstre qui ne savait pas être un enfant. Heureusement qu'on apprend tôt le silence aux enfants, qu'on les plie à l'obéissance et au respect, qu'on les brise, car c'est eux qui diraient les plus grands scandales et leurs propos seraient toujours les plus subversifs. Vite des juges et des prisons pour les petites filles de 7 ans.

J'ai grandi dans l'attente de parler, de crier ! Mais on attendait des choses trop précises de moi. Sois belle, et tais-toi. Sois aimable. Sois gaie. Sois jeune en fraîche, séduis, plais, rivalise. J'en ai rien à foutre du jeu futile des amours hétérosexuels, je traîne avec moi un bon paquet de grandes vérités que j'ai reçues comme des coups de marteaux. J'en ai rien à foutre de ces rôles que vous m'accordez, les mecs. Je vous la rends cette identité que vous me donnez au prix d'excisions diverses !

Toute cette sauvagerie et cette indécence que je suis, n'arriveront pas à couler dans les moules bien propres et bien corrects de la société. Sans succès je m'étais appliquée à être une enfant, je ne devins pas non plus la femme qu'on attendait.

Et le silence a continué jusqu'à toi. Mon amante à qui je donne n'importe quel nom, que j'embrasse n'importe comment, avec qui je réinvente tout, l'enfance, les joies simples, le rire, les mots les plus difficiles à dire. Tu m'a déliée comme on rééduque un paralytique, membre à membre. Seulement de toi qui m'est tout, mon amante, ma mère, mon endroit, et n'importe quoi d'autre, de toi il ne faut pas que je parle.

Toujours la grande conspiration du silence. Coupée de l'enfance en bleu, blanc, rose qu'on se doit d'avoir par l'enfant que j'étais ; coupée des hommes par la femme que je n'ai pas voulu être ; coupée des femmes par la lesbienne que je suis, toujours marquée du saut de la différence, de l'indifférence, et de la solitude, par un ennemi omniprésent mais impalpable. Je m'étais retranchée du monde ; avec toi, dans ce petit, tout petit lieu qu'ils nous avaient laissé, malgré mon immense envie de vivre et cette peur de pourrir déjà. J'ai cru longtemps n'ap-

partenir à rien, être la différence même, ne pouvoir parler et lutter avec personne.

Aujourd'hui s'il s'agit de se libérer de ce doigt constamment sur nos bouches, s'il s'agit d'être, alors je prends ce qu'on m'a laissé de révolte, d'élan, de spontanéité, et y'en aura pas lourd pour venir.

On m'a tranchée, coupée, brisée, déjà en douce. On m'a baillonnée, on m'a fait taire, on m'a écrasée en toute légalité.

Tout est déjà fait !

Montrez moi vos vrais visages de flics, vos vrais bâtons de gendarmerie, vos vraies gueules de pauvres types, et plus jamais ce silence !

Dire que la femme acquiert son identité par l'homme, dire qu'elle ne vit que par procuration, dire qu'elle n'a de prise sur le monde que par l'amant ou le mari est un euphémisme, Je dis que l'homme en quittant la femme la condamne à mort !

Je dis que cette société a pris ma mère et la tienne, je dis que ce monde d'hommes les a tuées. Encore combien de crimes laissera-t-on commettre dans le silence ?

Comme ils étaient bien lâches et bien faibles nos pères, ils nous ont écrit, l'un avant de vieillir, l'autre avant de mourir. Leurs lettres nous les avons gardées rien que pour rire à la pensée que c'étaient eux les « maîtres », les « puissants ».

A les en croire ils n'ont pas voulu tout cela, ils étaient jeunes, c'était des gosses de l'occupation, on les a mariés de force, parce que la famille... parce que la guerre... Faut pas leur en vouloir.

D'ailleurs ces mémoires d'outre-tombe elles s'empressent de nous dire que nos mères c'étaient pas des bonnes affaires. La mienne était un peu tuberculeuse, un peu aussi la tienne boitait.

Quand nous sommes nées, cela n'a rien arrangé. De nous voir sitôt arriver ça les a accablés, nos pères. Ils ont changé d'avis. Si on partait qu'ils se sont dit, ils sont partis.

Enfin, nous voilà seule ma mère, un divorce c'est pas si grave. Tu travailleras et je serai bien sage, t'auras du courage, moi j'aurai de la joie, tu es jeune, on rira ensemble, on va s'aimer n'est-ce pas, un homme de perdu et dix de retrouvés.

Mais tu ne veux rien entendre.

Le curé avait dit que le mariage était sacré, que le lien brisé tu étais damnée. 20 ans à broder, 20 ans à attendre de naître et de vivre, 20 ans à penser à « son » foyer, à « sa » maison, à « ses » enfants, 20 ans à lui préparer ton corps. 20 ans pour te dévitaliser, te dessécher, t'affaiblir. Ce divorce vous a laissées sans travail, pourquoi apprendre un métier puisque vous lui étiez destinées ?

Sans travail, avec ce poids énorme que nous

vous étions à 6 ans. Vous avez lutté avec ce monde là, ce monde d'hommes dont on vous avait préservée, ce monde que vous n'aviez vu qu'au travers de votre famille qui vous aimait tant, de votre mari qui vous protégeait si bien. Vous avez vu l'envers de l'image naïve qu'on vous peint. Une image avec un service de porcelaine, « la chaude intimité du foyer », de « jolis petits rideaux blancs », et « un bon livre de cuisine ».

Ce monde là vous a tuées, avec ses employeurs qui disent : « couche, ou j'te renvoie », avec tous les autres qui pensent qu'une divorcée ça se baise, mais ça s'épouse pas.

Avec les défaites, les désillusions, la misère et nous qui étions votre remords, c'est devenu insoutenable. Ta mère un matin s'est arrêtée. Elle a refusé le travail, refusé de t'élever, elle a dit assez. De l'hôpital psychiatrique à l'hospice, de la salle commune au jardin public, de la table au lit, puis du lit au lit, puis l'engourdissement des jambes, des doigts, des mains, et puis ses yeux pour pleurer, et puis l'agonie. ADIEU !

Toi ma mère, tu survivis à ton esprit. Violente et folle, voilà ce que tu me restes ! Et en moi l'indélébile souvenir des coups que tu me donnais, des vitres que tu brisais, des convulsions que tu recommençais, de tes faux suicides, de tes retours entre deux flics, de tes mains ensanglantées, de tes propos insensés, de tes agressions la nuit sur mon corps, de tes viols simulés, de tes chants à tue-tête, de tes baisers, de mes peurs quand tu m'interdisais de boire parce qu'on voulait m'emprisonner. Qu'est-ce que cette société ou la famille pauvre que nous étions préfère vivre dans la terreur plutôt que de confier un malade à l'hôpital-prison, aux psychiatres-flics ?

Qu'est-ce que cette société ou l'assistante « sociale » venait juste assez pour avoir bonne conscience ?

Qu'est-ce que cette société qui glorifie la mère, mais m'a obligé à souhaiter ta mort chaque soir ?

Qu'est-ce qu'une société qui parle de l'enfance sacrée mais laisse briser les enfants dans l'indifférence ?

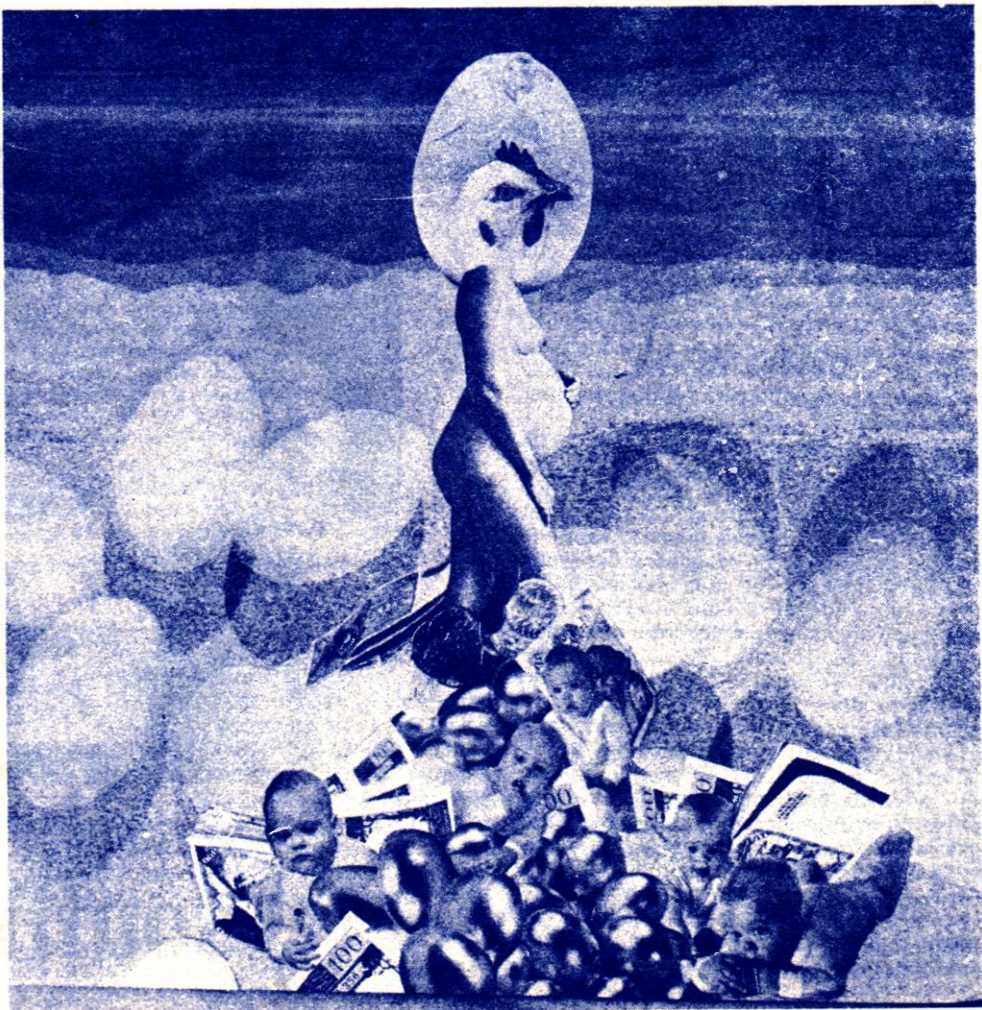
Car ma vie est une survie et mes elns sont prises.

Qu'est-ce qu'une société qui condamne à mort la femme sans homme ?

Sortons d'un désespoir si grand-qu'il pourrait bien nous empêcher même de lutter !

Ne restons pas la peur au ventre, parlons d'un silence si ancien qu'il en dit long !

Quant à toi, mon amie et mon amante, toi qui me connais, ton enfance écochée contre la mienne, on va se refaire un printemps, un bain de jouvence, un début du monde à nos corps ! Comme avant les coups, le mépris, la honte, comme avant les hommes.



H.L.M.

LUNETTES SUPER SEXI

Ayez l'illusion de voir à travers les choses.
les robes' les jeunes filles s'enfuient
 Paiement au facteur 20F - frais
ou d'avance 20 F, sans frais
G CLUB, BOX 60C, LEYDE/Hollande



DANS LES H. L. M.

J'ai recueilli plusieurs témoignages de filles des banlieues qui m'ont raconté leur vie en se marrant à moitié ; et elles ne s'en rendent pas compte, mais à la source de leur désespoir, il y a le monde impitoyable et dur des hommes, qu'ils aient pour nom leurs pères, leurs frères, le mec qui les a violées, les flics, les toubibs qui leur ont ouvert le ventre, parce qu'elles avaient mal, et qui leur ont enlevés les ovaires etc... les patrons, les curés, les petits macs qui leur soutirent leur paye de fin de mois, qui leur font du chantage à l'amour pour les forcer à demander des avances et qui les roulent à coup de pieds quand ils s'aperçoivent qu'elle a fait des heures supplémentaires en cachette pour se payer des pompes, etc... Mais vous n'y pensez pas ; Une fille de banlieue aimer une autre fille ! Elle se ferait lyncher à coups de cailloux comme à la belle époque, et ses patrons s'ils venaient à l'apprendre la foutraient à la porte. Quant aux parents, alors là !...

Vous avez encore la grande chance d'avoir ne serais-ce qu'un soupçon de protection, pour la majorité. Ici c'est impossible et impensable, parce qu'on risque sa peau, si on a des mœurs un peu à côté du social. C'est pas facile. Pourtant là où j'habite, c'est-à-dire dans les H.L.M. presque toutes les femmes mariées font l'amour entre elles et en cachette. Mais elles se feraient arracher la langue plutôt que de l'avouer ; et leurs filles, faut que ça se marie avec un mec, forcé. Même si elles en ont chié à cause des hommes.

J'entends des pères dire à leur fille « que j'te vois et le père ou les frères savent très bien de quoi ils rase la tête ! ». Ici c'est la java du martinet jusqu'à seize, dix-huit ans, et les pères qui traquent leurs filles continuellement pour les surprendre, s'embusquent au coin des rues à la sortie de leur travail pour les guetter, et se jeter sur elles comme un taureau furieux pour lui mettre une volée de toutes ses forces en lui criant « t'as pas honte . putain ! » si jamais il la voit avec un garçon. C'est la misère qui fait ça, et le père ou les frères savent très bien de quoi ils veulent défendre leur fille. Ils veulent lui éviter les pièges des mecs ; et ça n'en finit pas. N'empêche qu'à force de recevoir toujours des trempes pour filer droit, la fille qui a besoin d'affection invente n'importe quoi pour être aimée, en confondant la baise et l'affection, elle se trouve engrossée, mariée en catastrophe, et que c'est pas joli à voir, le résultat.

Car si Monsieur Godard déclare que c'est à Lausanne (ville d'Europe fasciste s'il en est, où toutes les filles font du sport de luxe, voile et safaris, skis l'hiver etc...) qu'il a vu les plus belles filles du monde, moi qui connais Lausanne, je peux bien dire sans aucun préjugés que c'est dans les H.L.M. et dans la misère que j'ai vu les plus belles filles. Filles de l' « amour », comme on dit. Mêlées de sang noir, arabe, et sans aucune barrière, parce que c'est un luxe qu'on ne peut s'offrir dans la misère. Féminité battue, tordue, baisée et méprisée ; tant par les femmes que par l'humanité entière ; (et ici, sans les en accuser vraiment, je mets aussi les femmes ; certaines au moins). Que l'on retrouve malades, sans énergie et alcooliques ; défigurées par tout. Pourquoi elles ?

A force d'entendre toujours les mecs dire qu'ils sont « mysogines » (et là, remarquez bien que j'ai remarqué qu'ils le sont surtout avec des filles sans fric ni avenir pour eux, alors qu'ils sont à renifler et à ramper derrière les belles, genre magazines, peinturlurées et tout, qui jettent de la poudre aux yeux de la belle société, ou avec les plus moches filles à pognon, relations, « pièges à cons ! »).

Bref, les mecs sont mysogines, d'accord ; mais moi, depuis que je suis née, je suis... heu... la même chose que mysogine ; l'équivalent, quoi. Trouver le mot, car il n'existe dans aucun dictionnaire. Avec des copines on s'est mises à chercher partout, dans le Littré, le grand, le petit, partout dans la littérature, rien. C'est-à-dire que dans ce monde fait et construit pour eux, les bonhommes ont le droit de ne pas aimer les femmes, malgré tout ce qu'ils leur font, mais que les femmes, elles, ça va de soit, n'ont pas le droit d'avoir de l'aversion pour eux ; ça n'est pas du tout prévu, ça. Justement, c'est à nous d'inventer ce mot là, et pour une fois merci aux mecs de nous avoir laissé l'initiative, parce qu'on peut à notre tour les transformer en tartignols, si on trouve un bon mot !

Pot:

-Récipient de forme arrondie dans lequel on peut mettre n'importe quoi
-Terme familier signifiant "chance" ex:avoir le pot qu'il ne nous batte pas

-Femme cf:

-tonneau
-bonbonne
-boudin
-cageot
-potiche etc

Moitié:

-Partie de quelque chose; ne peut faire un tout à elle seule; n'a pas de sens sans l'autre moitié

-Terme utilisé avec condescendance par les hommes pour désigner l'objet qu'ils utilisent

-Femme cf:

-femme de untel
-fille de untel
-madame Jean Dupont

Souris:

-Petit animal qui fait peur aux "nanas"

-Impératif du verbe sourire, on vous le dit surtout quand vous avez envie de pleurer

-Femme cf:

-lapin
-jument
-sauterelle
-puce, bestiole
-grenouille (de bénitier)
-grue,
-biche, chatte etc

Trou:

-Orifice à combler (pardon con-bler) ex: trou sans fin, trou de serrure...

-Diminutif de trousseau: lingerie que les jeunes filles devaient confectionner en attendant le prince charmant (elles n'avaient rien de mieux à faire et on les vendait plus cher)

-Femme cf:

-sexe
-cul, vagin
-tirelire
-conne, connasse



il
souffre

EXPÉRIENCE PERSONNELLE

NOVEMBRE 67 : Jackie, mon eau claire, quand je t'ai connue, tu n'avais plus de visage. Plus que deux grands yeux tristes au milieu des énormes pustules qui mangeaient des traits. C'était cela qui m'avait attirée vers toi. Tes yeux seuls vivants, bleus démesurément, immenses, enfantins, qui luttaient contre une hallucination rongeuse ; démon, sorcier qui faisait place nette autour de toi. Jackie, ma petite femme, tu me suivais partout, des bancs de la Sorbonne jusque dans le lit de quelque aventure passagère, godasse que nous changions souvent, que nous préions à l'occasion, toujours vite lassées. Nous avons écremé tous les cafés du quartier latin, effleurant chaque groupe et nous échappant inassouviées, dévorantes et meurtries, laissant derrière-nous désordre, incompréhension de l'homme qui n'a pas été maître et possesseur et qu'il traduit par injure et haine. Oh, Jackie, comme nous étions folles et gaies, te souviens-tu ? Nous nous promenions en sautillant, et quant un importun venait déranger notre insouciance, il suffisait que je passe le bras autour de ta taille gracile pour qu'il s'éloigne effaré. J'aimais tes seins et tes hanches enfantines, ton petit corps maigre et blanc, j'ai désiré faire vibrer ton corps souple entre mes doigts androgynes. Mais nous avions peur de cette simple tendresse, peur d'y briser notre amitié, peur de Lesbos... Jackie, peu à peu ton visage est redevenu humain. Les hommes t'ont de nouveau regardée. Tu as aimé, épousé, enfanté, et te voilà réduite au rôle de mère et d'épouse, comme moi-même. Un monde d'absence nous sépare...

OCTOBRE 67. Choisir... si c'était facile de prendre son baluchon et de dire : « voilà, je m'en vais ». Choisir... mais comment oublier mon compagnon de vie, comment t'effacer, toi, Claude, en tous les autres ? Comment oublier ce petit bout de vie à peine sorti du néant, et cet autre qui pousse en moi ? Choisir... mais n'est-il pas déjà trop tard ?

DECEMBRE 67. Mesdames, Mesdemoiselles, connaissez-vous l'amour, le bel amour ? non... Des casseroles, Mesdames, des balais, Mesdemoiselles, des casseroles reluisantes, des balais baladeurs, et la promesse de beaucoup de cris d'enfants. Ne croyez pas que je plaisante, ce pourrait être pire après tout. Maintenant avec le progrès, Ajax ammoniacé et tout est lessivé, l'amour est briqué en deux coups de chiffon. Chips flodor, blonde à croquer, votre

ELLES SE FONT FAIRE
DES GOSSES
SANS RÉFLÉCHIR



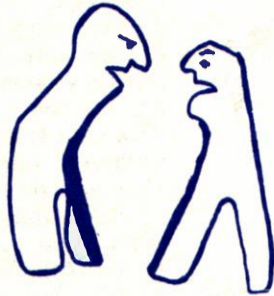
mari vous aimera mieux avec les conserves Bret. Et puis, si cela ne vous suffit pas, il vous reste la possibilité de prendre un amant. Cela fait partie du progrès, et n'est même plus un luxe maintenant. Prismic vous offre le meilleur choix au meilleur prix, Prismic, idée fixe... godasses bon marché, vendues sous cellophane avec produit d'entretien en sus, gratuit. Les petits cadeaux font les bonnes affaires. N'ayez donc plus de préjugés ridicules, soyez prisu... Mais n'allez surtout pas faire la bêtise d'échanger votre mari contre votre amant, vous ne feriez que changer de casseroles...

MAI 68. Viviane, petite femme paumée, plus forte que les hommes malgré leur ironie et tes fluctuations. Tu me dis : je suis aérienne et frise sans cesse la folie, je dois écrire. Oui, je craque de toute part et ma tête est un vaste chaos, mais rien, pas même Claude, ne suffit à y mettre bon ordre, parce que je ne le veux pas. Ma douce folie, c'est en fait ma force et mon équilibre. Je veux que vivent tous mes démons, nymphomanie et misandrie. Je veux vivre avant qu'il ne soit trop tard. Tout ce qui doit être fait sera fait : je serai bonne mère ; mais je serai aussi dans l'ombre, la vague éphémère et sans lien, le tourbillon. En ce moment même où je suis mise en dehors de tout de par ma position de mère, je ressens une haine farouche pour tout ce qui me limite : l'homme qui est responsable de ces enfants, et ce petit Vincent que j'ai pleuré d'avoir, que j'ai souhaité perdre et que je n'aime pas encore... Cette haine s'adresse aussi à notre société d'hommes où la femme est toujours étouffée. Et je n'ai pas la force pour me défendre. Mais j'ai appris, avec ces deux maternités si proches, la longue patience où les mois ne se comptent plus. Mon printemps est mort maintenant. Mon été est torride et brûlant. Je me réserve un automne éternel et violent, une mort brusque sans hiver.

26 ans, il est temps que je m'éveille.
Voilà, bonnes gens
J'avais quelques chose à faire
Sur cette terre malade
Quelque chose à crier,
Je ne sais pas quoi
Exactement.

SEPTEMBRE 68. En ce moment où nous vivons comme des étrangers, où nous ne sommes plus capables de retrouver le dialogue, en ce moment, c'est très dur, mais je ne peux plus reculer parce que je crois fermement que je t'ai perdu, Claude, et qu'il n'est qu'un seul moyen de nous retrouver... nous retrou-

VOUS AVEZ VU CES 300
SALOPPES QUI SE SONT
FAIT AVORTER ?



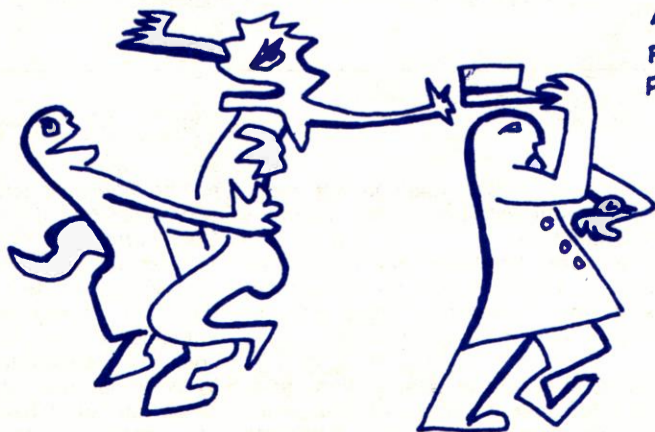
ver différents, c'est cette séparation qui nous est nécessaire maintenant. Il me faut émerger de ce monde de haine que j'ai forgé pour me protéger de l'abrutissement. Il te faut émerger toi aussi du sommeil insouciant, de ce qui était pour toi bonheur et pour toi mutilation. En ce moment nous sommes morts l'un pour l'autre et c'est séparément que nous devons renaître. Je suis de pierre pour toi en ce présent tragique, parce que je veux t'obliger à changer...

OCTOBRE 68. Après la remise en question totale de la notion de couple de maternité, problème : comment résoudre l'antagonisme entre ce qu'est la vie qu'autrefois j'ai choisie et que maintenant je récuse. Il y a schisme total entre ce que je voudrais être, qui m'obligerait à partir en abandonnant tout, et Claude, et les enfants ; et cette cellule familiale que j'ai créée. Mai 68 est responsable. Mai 68 m'a apporté la libération totale que je ne pourrais appliquer qu'en faisant beaucoup de mal à celui qui m'aime, à ceux que j'ai mis au monde. J'ai cru la duplicité possible : vivre le jour socialement intégrée et redevenir le soir la nymphomane des temps lointains. Et il y a eu le grand CRAC de Claude, qui n'est pas apte à comprendre ma liberté, ni mon insatisfaction. Alors le problème est toujours là : choisir. Choisir entre la destruction totale d'une partie de moi-même et ne

ET ELLES REFUSENT
LES CONSÉQUENCES



pas « tuer » la femme de Claude, ni la mère de nos enfants. Ou m'exprimer en toute liberté, avec tout ce que cela peut comporter de folie et de douleur. Voilà 3 ans que nous sommes ensemble Claude et moi, et maintenant que cela ne va pas, je remonte en arrière et fais le point. Je me souviens que la vieille de notre mariage, j'ai voulu fuir, parce que j'avais très peur. Mais nous n'étions pas assez forts pour vivre ensemble sans être passés devant la mairie. (Sans doute maintenant saurions-nous faire face aux agressions diverses...) Je me souviens aussi d'une brève tentative d'appréhender le monde à ma façon, c'est-à-dire de faire connaissance par l'amour. Echéec, parce que je n'étais pas assez forte encore pour m'avouer telle que j'étais et l'exprimer sans culpabilité. Echéec parce que j'ai senti à quel point c'était une remise en question totale de mon union avec Claude, et cela a entraîné à ce moment là la réaction inverse. Je me suis mise à aimer



ALLEZ HOP, C'EST PAS TOUT,
FAUT QUE J'AILLE VOIR CE QUE
FONT MA FEMME ET MES GOSSES

Claude avec plus de force qu'avant sans plus rien pouvoir savoir, et j'ai désiré des enfants de lui. Enceinte, tellement dominée à ce moment là, parce que ne me sentant plus réellement moi-même, je me suis raccrochée à Claude parce qu'il était le père des enfants que j'ai portés et il ne m'a pas toujours été d'un grand secours. Je me suis sentie toujours terriblement seule pour porter nos enfants. J'ai compris que cette maternité que j'avais voulue au départ, j'en étais seule responsable et là encore il y a eu échec. Je porte en moi maintenant la haine de la maternité et la haine de l'homme qui réduit ainsi la femme et reste toujours aussi libre.

DES ACTRICES

DES PUTES



FÉVRIER 69. Peu à peu, le cauchemar tire à sa fin. L'été va venir et Vincent sera grand. Dans ma rage d'oublier la petite enfance de Vincent, ce temps maudit où malgré moi souvent j'ai été si dure et si brutale avec lui, j'ai tout donné ou jeté ce qui ne sert plus. Je ne voulais plus garder aucun souvenir de cette époque. Vincent le mal venu, que l'on a cru sourd à 6 mois parce qu'il était insensible à tout bruit du monde extérieur, et ne babillait même pas parce que je l'avais beaucoup trop délaissé, et qu'il avait poussé tout seul sans l'amour d'une mère. Je garderai toujours en moi cette plaie ouverte d'avoir blessé à vie un enfant. Et malgré tous les efforts que j'ai pu faire depuis que j'ai pris conscience qu'il était aussi mon fils et qu'il était très doux et exclusif comme Julien, je garde le sentiment d'avoir envers lui une dette irréparable. Drôle de chose... Moi pauvre fille déséquilibrée je suis l'absolu pour ces deux petits êtres, je suis leur chaleur, c'est là le piège... L'amour maternel n'a pas de raison d'être. L'enfant qui vient au monde est un étranger qu'il faut adopter, qu'on le désire ou non. C'est un don total et sans retour, seul amour véritable façonné par l'habitude ; le fait de voir jour après jour s'éveiller un destin. Et la mère est prise au piège de cet amour quémanté, arraché, de cette évolution d'un monde dont elle est le moteur indispensable... Je ne peux plus imaginer les petits sans moi ; il st trop tard maintenant.

MARS 68. Je croyais que j'allais m'exprimer en prenant seule en main mon propre destin. Travailler... Qu'elle catastrophe. J'ai l'impression de m'enfoncer dans un monde où vivre signifie passer les 7/8 de sa vie à être asphyxié. Pourrir d'une bonne morale rassurante et étouffer la peur par le travail. Peur de la révélation de son être ; de sa solitude ; de l'absurdité de notre monde ; peur de cette totale destruction de notre personnage social. Je ne sais plus du tout ce que je voulais. J'ai transformé mon mari en amant, ceci est une réussite mais je refuse de m'asphyxier et je ne vois pas d'autre solution avec les enfants... Cependant où est l'évidence ? Accepter de ne voir les enfants que deux jours sur sept, accepter de ne vivre que quelques heures par soir et courir, la tête prête à craquer ; respirer le métro ; je me sens traquée de toute part, mal dans ma peau. Partout j'étouffe de ne savoir où reprendre souffle, où poser mes nerfs. L'enfant qui pleure sa mère, cherche sa chaleur au coin des seins, est évident. Il a raison, comme a raison le suicidé qui fuit le monstre. Assassinat partout. Assassinat de l'évidence. Même nos yeux sont constamment agressés « Ne mettez pas les pieds, c'est moi qui les lave... » Quoi mes pieds ? Non, la chaise... Où mettre mes pieds, mes mains, ma tête et le grand démon qui bat dedans à tout rompre, bloqué dans sa respiration, figé dans un début de sourire, un baillement brusquement coincé... Pour l'instant le monstre est le plus fort et je hurle et tourne rond dans ma cage. L'évidence était de ne pas attendre ; chaque minute emprisonnée est perdue, comptée. Mais le monstre a les doigts crochus et s'agglutine, et je dois faire la morte, attendre...

La roulotte, elle, est évidente.

FEMMES EN LUTTE

Etait-ce moi,
Etait-ce une autre?
Quand on est deux en soi,
Quelle solitude on a....



Sur la couverture du « Torchon Brûle » vous avez mis en évidence deux concepts à savoir ; la **Mère** et la **Putain**. A partir de votre journal je me suis laissée aller à quelques réflexions. Je vous envoie le résultat écrit de ce cheminement. Advienne que pourra...

Dans ce qu'ils ont de global et de concentré je trouve les concepts : Mère et Putain, absolument fondamentaux dans l'explication de l'idéologie patriarcale. Ces deux représentations sont en fait l'articulation de l'imagerie dominante puisqu'elles sous-tendent la dichotomie Bien-Mal. La Mère est l'image du Bien. La Putain est l'image du Mal.

A l'intérieur de ce système de valeurs, le choix de la femme consiste à s'**identifier**, soit à l'image de la Mère (la Sainte, la Vierge, la Procréatrice, la Ménagère, la Responsable, la Ménagère, etc.) SANS trou vaginal, soit à l'image de la Putain (la Salope qui se vend, la Poupée qui séduit, la Vampe, la Belle-Nana, etc.) AVEC trou vaginal. Son choix crée un conflit. De ce conflit naissent des attitudes variables. Son rôle de femme sera d'osciller entre ces deux **modèles statiques**.

Le choix de l'homme consiste à s'**approprier** l'une ou l'autre représentation. Soit l'image de la Mère, soit l'image de la Putain.

L'homme n'est Bon ou Mauvais que dans son action d'appropriation. Il devient Bon ou Mauvais selon que les forces du Bien l'entraînent vers la Maman-Vierge (Il aime... Il protège contre les mâles rivaux... Il fait des enfants... Il fait son devoir conjugal... Il part en croisade contre le Vice dans la ville de Tours, etc) ou selon que la tentation l'entraîne vers la Belle-Nana Putain (Il baise... Il drague... Il se tape une gonzesse... Il fait jouir la Salope, etc.) De ce conflit naissent une infinité de rôles. Il est plus ou moins conquérant humanitaire, plus ou moins conquérant-violeur. Son rôle est le résultat de son conflit entre ces deux actions, entre ces deux **modèles dynamique**. Puisque l'homme s'approprie les objets qu'il définit, il apparaît communément comme étant le « sujet » dans la relation à la femme « objet ». Il convient de préciser qu'il est « sujet » à l'intérieur de son rôle. Cela n'implique pas qu'il place sa subjectivité au centre de lui-même. Au contraire endosser un tel rôle idéologique c'est refuser sa vie subjective. L'homme « actif » est tout aussi **CHOSE** que la femme « passive ». L'homme « actif » avec son désir (dit sexuel) est tout aussi asexué et atrophié sensiblement que la femme « passive » avec son non-désir. On dit souvent en interprétant les comportements masculins : « Le type est très vite excité sexuellement ». Le mot sexuel, à mon avis, perpétue énormément la confusion. Il s'agit en fait d'inversion de la sexualité. Je dirais plutôt : « Le type est très excité... idéologiquement ». Une éjaculation ne fait pas l'orgasme.

Revenons aux représentations-clefs : Mère et Putain. Toute femme ayant plus ou moins intériorisé les valeurs morales et esthétiques dominantes se situe **forcément** par rapport à ces deux pôles. Voyons de plus près mon intimité de femme coquette, devant le miroir, coiffant ma chevelure souple et brillante. Toute femme se sentant Belle-par-rapport-au-regard-de-l'homme, porte en elle la valeur : Putain à un certain niveau de la conscience ou de l'inconscient. Elle peut évidemment se dire qu'elle se fait « belle pour elle-même », sans reconnaître consciemment la pression du regard social. Putain signifie en fait: **COUPABLE** d'être la Séductrice, d'être celle qui provoque le fameux désir chez l'homme, d'être celle que la Nature pousse à incarner la Beauté, pâture légendaire de l'homme...

Que se passe-t-il quand le rôle d'objet de désir est trop dur à supporter, c'est-à-dire quand la culpabilité est à fleur de peau ? On vire de bord dans la zone **NON-COUPABLE** : la Mère. Je mets mes cheveux en chignon. Je m'habille d'une façon plutôt fonctionnelle. Je me préoccupe d'un certain nombre de tâches à responsabilités... Je seconde l'homme qui de ce fait m'octroie certains pouvoirs... Ouf ! Je ne suis plus désirée...

Plus le rôle est institué socialement, et plus la culpabilité qui l'alimente, se dilue et s'estompe au niveau conscient. Plus la Belle-Nana Putain est véhiculée à travers les affiches publicitaires, et plus je suis délivrée de ma gêne. Sécurisées d'une part, mais perpétuellement frustrée d'autre part. Développons cette remarque au passage. Dans la course compétitive vers le modèle, je trouverai toujours une femme plus « parfaite » que moi. En admettant que je sois au sommet de la hiérarchie, une sorte de Marilyn Monroe, le cercle vicieux ne serait pas brisé pour autant. Je me sentirais menacée jour et nuit et mon existence serait précaire...

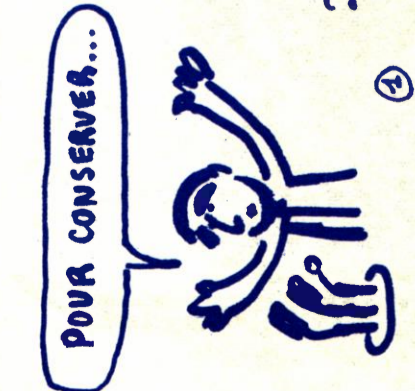
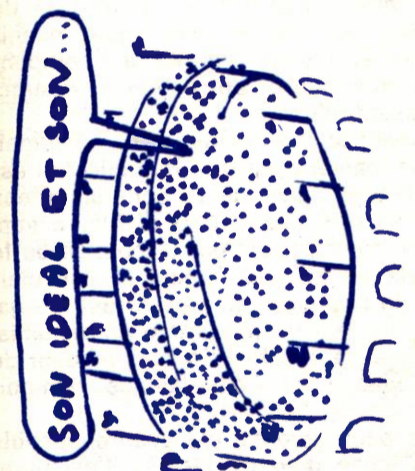
La Femme-Moderne qui hante les journaux spécialisés pour « Elle », est un mélange savamment dosé de Blanc et de Noir, de Mère et de Putain.

La Femme-Moderne est une Maman qui sait **aussi** rester Belle. Le problème de fond que posent ces journaux est le suivant. Est-elle Mère avant d'être Amante ou est-elle Amante avant d'être Mère ?

Lorsque j'emploie le mot : Belle, il est évident que j'entends la Beauté en tant que critère idéologique imposé de l'extérieur et non pas en tant que critère subjectif partant de moi-même et mouvant au rythme de mon histoire.

J'ai remarqué qu'un bon nombre de femmes croient couper le cordon ombilical qui les lie à leur créateur en changeant d'emballage. Pour ne pas être des « femmes-objets » (selon leurs dires), elles passent de l'état de « Belles », à l'état de « Laides ». En fait leur dépendance par rapport au regard de l'homme reste la même. Par « Laides » j'entends un rôle anti « femme-objet » qui va chercher ses composantes dans l'inesthétisme des rôles masculins. Je vois là une double aliénation qui en fait est du même ressort. Premièrement une fascination inavouée en face de ce qu'elles appellent « femme-objet » et dont elles s'acharneront d'autant plus à faire la critique. Deuxièmement une fascination tout aussi sinieuse et persistante en face de l'autonomie illusoire de l'homme (force, efficacité, mobilité) dont elles mimétisent certaines acrobaties. Cette ambiguïté de comportement m'avait surtout frappée dans les milieux militants du Woman's lib de San Francisco. Encore une maladie de femme à traiter par le gynécologue ?

J'aime le mouvement qui part d'une forme d'oppression : l'oppression de la femme et qui libère **hommes et femmes**.



Le pouvoir du con

Découvrez votre corps, sœurs ! Les dimensions infinies de notre propre sexualité ont été ignorées, déniées, déviées, bafouées par l'égo-gland de l'homme.

Le pire est que nous avons été conditionnées à encourager nous-même ce déni. La honte a remplacé la joie et la sensualité, comme les femmes s'adaptèrent à l'idée de sexualité la plus facile à ceux qui avaient le pouvoir... les hommes. Au Moyen-Age les femmes étaient considérées comme des avocates du diable, éloignant par leurs séductions l'homme de la poursuite de Dieu et des nobles aventures intellectuelles. Avec la naissance du protestantisme et du capitalisme, les rôles changèrent, les femmes devinrent les chastes gardiennes de l'honneur de leur époux, des emblèmes de prestige et de possession. De cette tendance fondamentale qui est toujours présente aujourd'hui dans le monde occidental est née la dépréciation des organes génitaux féminins.

Les femmes commencèrent de porter des slips, de se raser, doucher, déodoriser. Elles apprirent à valoriser la petitesse et l'inaccessibilité. Leurs jus riche fut découragé de couler. Le clitoris qu'aucun effort d'imagination ne pouvait réduire à un pur et simple trou fut ignoré et oublié. Les femmes ne devaient pas plus comprendre le sexe qu'un stradivarius de Beethoven. Elles ne voulaient rien de plus qu'être manipulées par un maître, devenant l'instrument favori sur lequel il pourrait créer des œuvres maîtresses.

LE CON EST BEAU

L'allègement des tabous sexuels n'a pas même été une réforme encore moins une révolution. Des femmes révolutionnaires peuvent joindre les rangs des groupes de libération de femmes et injurier ou battre les flics, mais combien parmi nous sont prêtes à crier « le con est beau » ? CON était le jardin d'Eden, CON la mandorla des saints béatifiés, CON la rose mystique, l'arche d'or, les portes du ciel.

Le CON est le canal par quoi tout passe. Le CON est con-naissance. La connaissance est réceptivité, c'est-à-dire activité. Le con est le symbole de la science érotique, le correctif nécessaire aux conquêtes maniaques de la technologie. IL EST TEMPS de comprendre le con, et les femmes doivent le comprendre les premières.

Il est absurde que les femmes ne puissent nommer leur sexe que par des termes d'une objectivité prétentieuse, les mots scientifiques qui rendent la chose irréaliste en parlant d'elle avec des mots étrangers, clitoris, labia majora et minora, glandes de Bartholin, mon con ! Les autres mots ont été déformés par des siècles d'utilisation mâle sadique : CON, motte, fente, cramouille... Les femmes n'ont pas de mots à elles pour ce qui est le plus sûrement à elles. Il devrait être possible d'inventer un vocabulaire féminin du con, fier, tendre, exact, hardi.

Pour pouvoir le nommer, les femmes doivent apprendre à le connaître. Le sentir avec les doigts aide beaucoup, mais il faut en apprendre plus sur sa joliesse, ses expressions variées, son odeur et son goût, comme ça les magazines féminins ne pourront plus nous effrayer et nous faire croire que ce qui se trouve entre nos jambes n'est que de la viande pourrie.

Il n'y a pas de substitut pour cette confrontation. Les femmes doivent devenir expertes de leurs propres complexités, et comme il n'y a pas de connaissance sans comparaison, elles doivent se comparer les unes les autres. De même qu'il est faux de dire que la nuit tous les chats sont gris, toutes les chattes ne se ressemblent pas. Bien sûr ce n'est pas vrai non plus que le con soit un pot de miel, tarte au sucre ou un jardin boisé ou aucun des autres euphémismes qui cherchent à le transformer en quelque chose d'autre. C'est plus merveilleux que le bonbon ou la nourriture de bébé, plus extraordinaire que le caviar. Il va nous falloir apprendre à le décrire non pas en termes de ce qu'il n'est pas, mais avec des comparaisons ingénues. Un anatomiste du XVIII^e siècle cherchant un moyen de décrire avec élégance le cervix disait simplement qu'il ressemblait à la bouche d'une tanche ou la tête d'un chiot nouveau-né.

Pour connaître le con, il faut savoir comment il fonctionne et ce qu'il peut faire. Alors que Masters et Johnson, directeurs des Laboratoires de Recherche Sexuelle ont fait beaucoup pour dissiper quelques absurdes présomptions à propos du con, ils ne pouvaient être meilleurs que leurs sujets et il n'y a guère de raison de croire que ce qu'ont fait des Américaines de la classe moyenne reliées à des électrodes est tout ce qui pouvait être fait.

Les filles tahitiennes peuvent ériger irrésistiblement le penis de leur amant et le tenir ferme et alerte des nuits entières. Des dames faisant des exercices pour corriger une incontinence de l'urètre ont découvert que leur nouveau pouvoir sur leurs muscles accroît leur plaisir sexuel. Des héroïnes de folklore ont pris des pièces de monnaie avec leur sexe. L'insensibilité vaginale peut être le statu quo des labs de recherche sexuelle, ceci non plus n'est pas absolu. Les femmes peuvent imaginer des exercices simples qui les aideront à isoler la musculature du vagin, du clitoris, des lèvres, masturbation sans main.

LES ARTS ET REFLEXES DU PLAISIR

Quand il arrive qu'on parle aux petites filles de leurs organes sexuels, on ne parle que de reproduction, à l'aide de sinistres diagrammes, qui ne montrent pas le clitoris et présentent le vagin comme un tube flasque, on ne mentionne ni la lubrification, ni l'érection femelle et par dessus tout rien sur le plaisir, ni comment le donner ni comment le prendre. Ce n'est pas étonnant qu'un si grand nombre de femmes ne le découvre jamais.

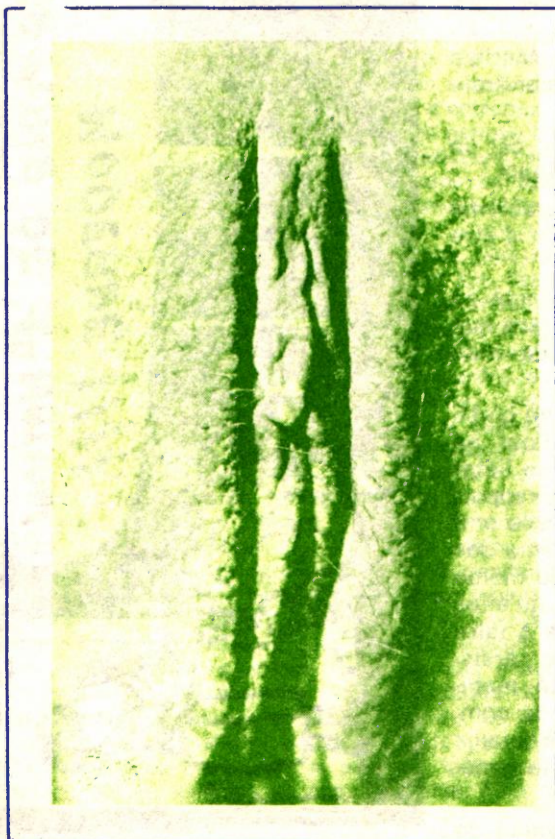
Le tremblement qui accueille la projection de films d'éducation sexuelle dans les écoles deviendrait tremblement de terre si les écoles commençaient à enseigner les arts et réflexes du plaisir. Mais comme ils ne savent pas transmettre le plaisir dans aucun de leurs domaines académiques, poésie ou musique, nous pouvons sans danger avancer que le sexe perdrait de son charme s'il était enseigné à l'école. C'est aux mères d'initier leurs petites filles à ce que peut être elles n'ont découvert que trop tard. La connaissance de la sensualité doit être VISCE-RALE PAS ACADEMIQUE.

LA MEDECINE ORIENTEE PAR DES MALES

Connaître le con c'est l'aimer et l'aimer c'est en prendre soin. En prendre soin c'est non seulement éviter de le maltraiter par des pratiques grossières comme l'insertion d'aiguilles ou de bouteilles dans sa douce chair mais bannir les germicides et les déodorants qui rompent son équilibre chimique et détruisent ses caractéristiques essentielles.

Malheureusement les médecins, mâle ou femelle de la même manière puisque la médecine est encore orientée par des mâles sont au mieux inintéressés, au pire dédaigneux d'aider à supprimer les dommages subis par le con. Là où le pénis est pris au sérieux quand il est clair que l'origine de la plainte du patient est inorganique, le con, lui, est traité comme un mécanisme grossier, apte à mal fonctionner pendant de longues périodes sans conséquence d'importance.

Toute femme peut raconter sa propre horrible histoire de l'échec d'un médecin à l'examiner correctement, de son usage brutal du froid spéculum, blessant les tendres membranes du périnée, heurtant le cervix avec le tampon à badiéon.

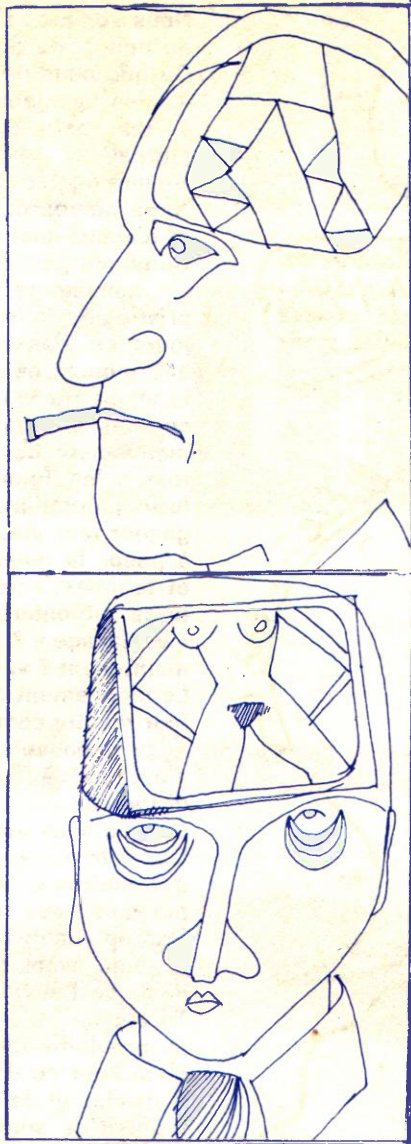
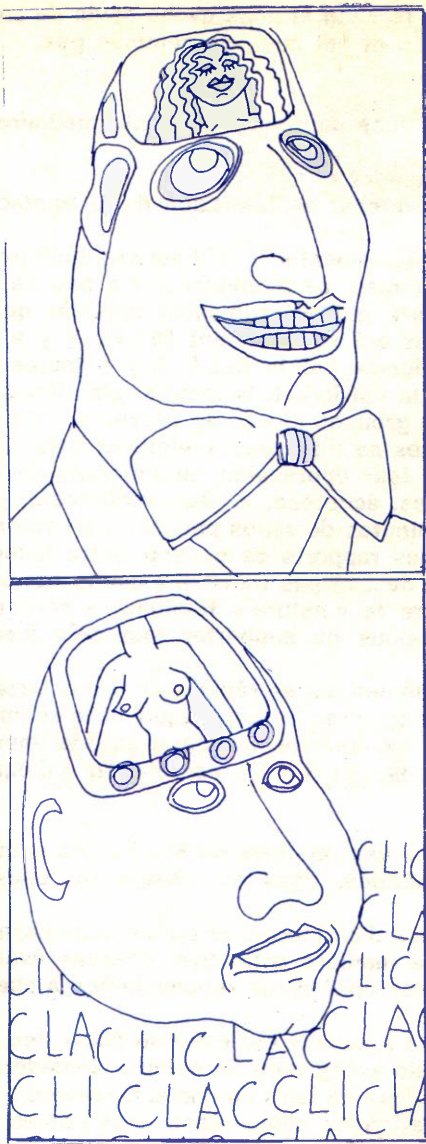


*il faut décortiquer,
enlever la peau,
comme une écorce,
puis dégager soigneusement chaque partie,
chaque partie toute nue et fragile,
éplucher la peau fine,
trouver le noyau ?
le décortiquer.*

*et finalement il n'y a plus d'orange.
oui mais on a compris comment c'est fait
[une orange.]*

*oui mais il n'y a plus d'orange.
oui mais on a compris comment c'est fait
[une orange.]*





JE VAIS AVOIR 30 ANS LE MOIS PROCHAIN

A Apt, j'ai trouvé votre journal. C'est chouette. J'attends le second numéro. Moi aussi j'en ai des colères refoulées. En gros, je suis l'aînée de cinq enfants d'une famille de prolétaires très pauvres : pour de la toute puissance paternelle, soumission des femmes, ma mère fait le ménage, torche, lave son linge à la main, fait la bouffe, travaille comme femme de service dans une école, pen-

dant que mon père le soir regarde la télé avec ses fils bien-aimés. Enfance triste et sale où les filles devaient subir leur conditions de futures femmes soumises tandis que mes frères se prélassaient et discutaient avec le père ? Pas le droit à la parole sinon gare à la trique quand le père rentrait saoul. Ma mère criait et pleurait quand j'avais du sang plein la gueule. J'ai vite compris que le monde appartenait aux hommes et j'ai commencé de les imiter. A six ans école buissonnière. A sept, falsifications des carnets scolaires. Seulement j'étais une fille avec un

trou entre les cuisses. Expérience sexuelle avec pédophile ami de la famille, et oncle refoulé. A onze ans un type me dit que mon père : c'est lui. Il traite ma mère de boulet à traîner (elle est pas con ma mère, elle est assassinée par la société masculine. A treize ans je saute à la Seine et j'engueule le type qui m'a repêchée. Je pars en fugue travestie en représentant du sexe fort. Je fais des fugues pendant chaque période de vacances scolaires. A quatorze ans, renvoyée sept fois des écoles communales je vis dans la rue. On tente de me psychanalyser, je me sauve du bureau du toubib. On me met dans un centre d'apprentissage en internat. Je suis le monstre à écraser. J'ose penser et crier ma révolte et mon dégoût. J'aime une femme. On m'a enseignée que c'était anormal. Je tente des expériences hétérosexuelles désastreuses. A dix-huit ans, après une cinglante volée pour l'avoir insulté (dire une vérité) mon père me flanque à la porte du gourbi familial. Je retourne à la rue. J'ai faim. Je me prostitue. Une amie de pension me récupère et me trouve un boulot comme éducatrice en maison d'enfants. Je rencontre Nao. J'ai dix-neuf ans, elle quinze. On décide de vivre ensemble. Sept ans à se cacher, à être traquées, insultées. A la fin c'est des « tiens-toi bien, on va nous voir, fais attention à la concierge ». On déménage souvent et on vit d'expédients. On ne s'aime plus vraiment, on a oublié qu'on s'aime, à force des interdits. Nao veut voyager à l'étranger. Deux filles sont exposées à pas mal de danger, surtout quand elles sont homosexuelles. On n'a pas osé, on a eu peur alors Nao a cherché un garçon pour voyager, résignée à se soumettre à l'hétérosexualité ; quand elle l'a trouvée il lui a fait un enfant. Elle a eu peur de l'avortement illégal et sans toubib. Ils n'avaient pas de fric. Alors elle a gardé le gosse. Elle vit aujourd'hui entre ses casseroles, son gosse et son bonhomme. Elle a perdu son grand sourire et ses désirs de voyage. Elle est éteinte, bouffée. Je m'amourache d'une femme sous-fifre d'une boîte de publicité. Je travaille quinze heures par jour, pas pour elle, pour un patron dont elle admire l'aisance et la goujaterie (femmes stupides qui se tuent pour être reconnues égale de l'homme). Un soir au quartier latin, une fille m'aborde, je la suis. J'ai vingt-six ans, je pénètre dans une boîte d'homosexuelle et pour la première fois de ma vie je suis enfin chez moi, une femme parmi les femmes. Mais je comprends que la boîte de nuit est une cachette, au pire, une prison. Dehors rien n'a changé. Nouveau refus. Je pars en Provence à cause du soleil et parce que j'écris des poèmes. Je me prends pour une artiste. Vous savez bien, tout est permis aux artistes. Je vis dans un moulin en ruines avec cinquante francs par mois. Mai 68 je cueille des cerises, la lutte des étudiants ne me concerne pas, rien ne peut changer pour nous. Avec mes anciens copains, on tente la création d'une communauté. Rivalité de puissance entre les garçons. Echec total jusqu'à la haine. Je remonte à Paris, écœurée. Vagabondages. Nouveaux amours. Pour l'un je ne correspond pas aux désirs de ma nouvelle amie, pas de situation, pas de position sociale, insécurité, etc. *Je ne veux pas jouer à l'homme.* Pour l'autre tentative de suicide. Je me retrouve à l'hôpital psychiatrique de la Queue-en-Brie. On veut faire de moi une femme normale. Huit mois d'internement. On me laisse sortir sous conditions : travailler régulièrement et avoir un logement fixe. On me signale que si je ne rentre pas dans le chemin légal je serai de nouveau internée d'ici trois ans. Je bosse et je loge seule. Je bois tous les soirs, seule dans ma chambre. J'ai mis un an à ne plus avoir peur des gens. Une fille m'aime et me le dit. Elle est mariée et n'est pas lesbienne. Je vis. Mais aimer deux personnes dans cette société pourrie n'est pas possible. Elle ne peut pas m'aimer librement. Je suis revenue en Provence dans ce village d'où je vous écris. Village habitué au tourisme qui me regarde en souriant et ricanant. Village dit communiste où les logements sont plus chers qu'à Paris. Village réservé aux riches, aux puissants donc aux hommes et aux femmes imitant l'homme. J'ai pas de fric, pas de toit. Ici c'est pas pire qu'ailleurs et on peut s'isoler pour ne pas avoir à se composer un personnage. Je vais essayer de faire des chaussures et de les vendre dans les rues d'Aix. Ça me fera peut être tenir, jusqu'à l'hiver. Je vais avoir trente ans le mois prochain et j'en ai plutôt marre.



elle
en est
la
cause

L'irritabilité, la dépression, les céphalées, la diminution de la vitalité et de la libido, l'instabilité d'ordre émotif s'ajoutant aux symptômes les plus courants de carence oestrogénique. Sans qu'il soit de sa faute, la femme en ménopause crée des problèmes pour ceux qu'elle aime.

Pour le soigner, qu'elle prenne de la

local : Louise Michel
13, rue des Canettes
Paris 6^{ème}

ont raison
d'avoir peur...
et de fuir dans
la plainte

le vide est politique...

est-ce
érotique?

wreck

?

facile



si on veut!

surement qu'elles ont
bien rigolé!

à part
pour
la comédie

moi, j'vous l'dis,
il faut les suivre!

j'suis
vexable!

et la contraction

BOU!

prochaine assemblée générale:
1^{er} Mercredi d'Octobre
aux Beaux-Arts

écrivains nous de Torchon
Marie Dedieu
109, bd
Beaumarlais
Paris 3^{ème}

Nous sommes l'équipe du deuxième Torchon et nous avons envie de parler de nous... de dire qui nous sommes... et qui nous ne sommes pas.

Ce que nous ne sommes pas :

- des spécialistes du journalisme ;
- une mafia tentant d'imposer ses vues politiques par l'intermédiaire du journal ;
- une équipe dirigeante du « mouvement ».

Nous ne représentons pas « le mouvement de libération de la femme »... et d'abord quel mouvement ?

Comment peut-on représenter un « mouvement » ?... S'il est vrai qu'il existe un mouvement de libération des femmes, ce mouvement n'a pas de lieu privilégié. Pourtant il y a des femmes qui se réunissent tous les quinze jours en « assemblées générale » et qui se nomment M.L.F., il y a ces 343 signatures pour l'avortement réunies par le M.L.F. il y a toutes ces réunions du M.L.F. sur la sexualité, le patriarcat, la famille, etc., il y a les comités de quartier, il y a tous les groupes M.L.F. de province... Mais le mouvement de libération des femmes ce n'est pas seulement cela. C'est toutes les femmes qui, partant de leur oppression quotidienne, de leur lutte journalière pour être reconnues, écoutées, aimées réellement, pour gagner leur vie, prendre quelques minutes de repos par jour... en viennent à poser la question fondamentale des rapports de pouvoir entre hommes et femmes, « pourquoi a-t-il le droit de... et pas moi ? », « quelle est cette farce millénaire qui, cachée derrière la « nature » féminine a pour nom « esclavage » ? », « comment avons-nous pu supporter tout cela jusqu'à maintenant ? ».

Le mouvement ce sont toutes les femmes qui se réunissent sur la base de leur révolte commune pour en mieux comprendre le pourquoi et le comment et pour pouvoir lutter ensemble. Le mouvement de libération des femmes n'est pas une organisation ; il n'y a pas et il n'y a pas à avoir « d'équipe dirigeante »...

Ce que nous sommes :

Des femmes qui participent ou non à des réunions du M.L.F., des comités de quartiers, aux assemblées générales, dans la mesure où elles le peuvent... des femmes...

Des éphémères rassemblées le temps d'un journal et qui se connaissent à peine avant de faire ce travail de manière collective, chacune avait le désir de l'élaborer collectivement, des éphémères renouvelables à chaque Torchon.

Le problème immédiat qui s'est posé à nous, c'est celui du choix des articles. Pour ce deuxième Torchon, nous avons reçu un nombre considérable d'articles et de lettres, il était nécessaire de faire un choix. Comment... Des thèmes se sont dessinés : organisation du mouvement, expériences personnelles, articles dits « fond », etc... Nous nous sommes efforcées de faire figurer des articles portant sur chacun de ces thèmes. Ce choix a été fait de manière collective. Si quelques fois le « contenu » d'un texte a été remis en question par l'une d'entre nous, il y a toujours eu un accord général sur la nécessité de le publier intégralement. Nous avons, dans la mesure du possible essayé de contacter les « sources » des articles (une femme ou un groupe) afin d'en discuter. Nous avons tenu à ne jamais modifier un texte reçu.